

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

Canadiana.org has attempted to obtain the best copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

- Coloured covers /
Couverture de couleur
- Covers damaged /
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated /
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing /
Le titre de couverture manque
- Coloured maps /
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) /
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations /
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material /
Relié avec d'autres documents
- Only edition available /
Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion
along interior margin / La reliure serrée peut
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la
marge intérieure.

Additional comments /
Commentaires supplémentaires: Pagination continue.

Canadiana.org a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated /
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies /
Qualité inégale de l'impression
- Includes supplementary materials /
Comprend du matériel supplémentaire
- Blank leaves added during restorations may
appear within the text. Whenever possible, these
have been omitted from scanning / Il se peut que
certaines pages blanches ajoutées lors d'une
restauration apparaissent dans le texte, mais,
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas
été numérisées.

LE MONDE ILLUSTRÉ

ABONNEMENTS:

Un an, \$3.00 - - - - Six mois, \$1.50
Quatre mois, \$1.00, payable d'avance
Vendu dans les dépôts - - 5 cents la copie

14^{ME} ANNÉE, No 725.—SAMEDI, 26 MARS 1896

BERTHIAUME & SABOURIN, PROPRIETAIRES.
BUREAUX, 42, PLACE JACQUES-CARTIER, MONTRÉAL.

ANNONCES:

La ligne, par insertion - - - - - 10 cents
Insertions subséquentes - - - - - 5 cent
Tarif spécial pour annonces à long terme



LA FUITE EN ÉGYPTE.—(D'après Giotto)

LE MONDE ILLUSTRÉ

MONTREAL, 26 MARS 1898

SOMMAIRE

TEXTE.—Entre-nous, par Léon Ledieu.—Mlle Gilberte, par Antonio Pelletier.—Mlle E. Flynn, par F. Picard.—Petite poste en famille.—Poésie : Les voix célestes, par Dr J.-N. Legault.—Nouvelle canadienne : Un rêve, par Louis Fréchette. Le retour au pays, par Rhéa.—Conseils d'élévation.—Poésie—A Zola, par J. Fleury.—Légende Napolitaine : Saint Joseph, patron de la bonne mort, par Rosario.—Mgr Favier.—Je me souviens, par J.-N. Landry.—Poésie : Après une lecture, par Henry Desjardins.—Nos corps enseignants, par F. Picard.—Nos gravures.—Vengeance indienne.—Mlle Antoinette P., par J. Verner.—Les échecs chez les Chinois.—Conseils pratiques.—Nos primes.—Théâtres.—Gravure-devinette.—Choses et autres.—Feuilleton.

GRAVURES.—Le mois de Saint-Joseph : La fuite en Egypte.—Portraits : Mgr Favier, sacré évêque à Pékin ; Mme E. Jacques ; la Révérende Mère Ste-Hélène, de l'Hôtel-Dieu de Québec.—Les ravages de l'inondation à Saint-Hyacinthe et à Saint-Césaire.—Napoléon Ier quittant la grande armée, 1812 (double page).—Accident de chemin de fer à la Côte Saint-Paul.—Les inconvénients de la mode.—Gravure du feuilleton.—Devinette.

A TOUS NOS LECTEURS

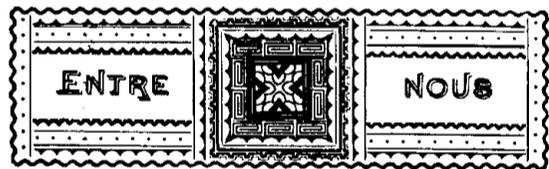
LE MONDE ILLUSTRÉ réserve à ses lecteurs mêmes l'escompte ou la commission que d'autres journaux paient à des agents de circulation.

Tous les mois, il fait la distribution gratuite, parmi ses clients, du montant ainsi économisé. Les primes mensuelles que notre journal peut, de cette sorte, répartir parmi ses lecteurs sont au nombre de 94 ; soit, 86 de une piastre chacune, et puis un des divers prix suivants : \$2, \$3, \$4, \$5, \$10, \$15, \$25 et \$50.

Nous constituons par là, comme les zélateurs du MONDE ILLUSTRÉ, tous nos lecteurs, et pour égaliser les chances tous sont mis sur le même pied de rivalité ; c'est le sort qui décide entr'eux.

Le tirage se fait le 1er samedi de chaque mois, par trois personnes choisies par l'assemblée.

Aucune prime ne sera payée après les 30 jours qui suivront chaque tirage.



Enfin, l'agitation produite par le procès Zola est terminée !

Ce qu'il a fait couler d'encre, ce qu'il a fait dire et écrire de sottises, le procès du "Sans Patrie," auteur de la "Débâcle," de l'"Assommoir," etc., vous le savez ! mais ce que nul n'ignore non plus, c'est le plaisir, la joie douce, les frémissements de jouissance qu'ont éprouvé tous les ennemis ou les envieux de la France, en cette triste circonstance.

Les journaux anglais, allemands et américains se sont évertués à calomnier la justice française à qui mieux mieux, et ont profité du procès Zola pour proclamer *urbi et orbi* l'innocence de Dreyfus.

Personne n'a été dupe de cette manœuvre, car il faut être fou ou profondément vicieux pour supposer un instant que neuf officiers français, composant un conseil de guerre, aient pu condamner injustement un de leurs collègues, un frère d'armes.

On a surtout appuyé sur le fait que Dreyfus avait été jugé à huis-clos ; et j'ai entendu plusieurs étrangers dire qu'en Angleterre ou en Allemagne, les choses ne

se passaient pas ainsi, et qu'un accusé avait toujours le droit d'être jugé publiquement.

C'est une erreur ; il n'y a aucun pays où les espions sont jugés en public, alors qu'il s'agit de secrets d'Etat ; mais, à l'encontre de ce qui se fait en France, les espions en Angleterre et en Allemagne ne subissent généralement pas de procès, on les fait disparaître tout simplement.

C'est ce qu'a candidement avoué un journal allemand, quand il a dit que "la France avait bien eu tort de faire un procès à Dreyfus ; en Allemagne on l'aurait supprimé," c'est-à-dire qu'on l'aurait tué dans un coin et fait passer pour suicidé.

Le Temps, journal très modéré, a fait justice des infamies jetées à la face de la France, dans les termes suivants :

En une matière aussi délicate, les étrangers seraient plus avisés de ne pas intervenir. Car ils compromettent par leur indiscrétion, et surtout par l'accent de leurs polémiques, la cause qu'ils veulent servir. La France n'est pas le seul pays du monde où les erreurs judiciaires puissent se commettre ; mais elle est le seul pays au monde où l'on puisse saisir l'opinion publique du sujet qui nous obsède depuis des mois. Partout ailleurs, en pareil cas, ce serait le silence obéissant, le silence servile. Nul n'oserait élever la voix, et il est assez étrange que nos détracteurs du dehors — si prompts à nous accuser de barbarie — ne constatent même pas la liberté entière avec laquelle s'expriment les publicistes français qui sont de leur avis. Ces publicistes auraient le droit de sourire, et même de se fâcher, quand on a la prétention, de l'autre côté des frontières, de nous décerner en bloc des leçons de libéralisme et de générosité. La France a donné de ces leçons-là au monde ; elle n'a pas à en recevoir. Nous savons, du reste — surtout depuis 1870 — quelle importance médiocre l'Europe réaliste du dix-neuvième siècle attache à la défense du droit et au maintien des traditions généreuses. Nous n'avons pas besoin de rappeler ce que valent les "garanties de la défense" en Allemagne. Nous n'ignorons pas quel est le sort des nationalités opprimées dans une partie de la monarchie austro-hongroise. Enfin, nous connaissons le triste sort des Irlandais...

Pour toutes ces raisons et pour bien d'autres, quand nous voyons la presse étrangère parler de la France avec tant d'injustice et avec une telle affectation de mépris, nous avons bien envie de rappeler à nos voisins la fable de la paille et de la poutre. D'ailleurs, en ce qui concerne les conquêtes de la civilisation et du libéralisme, nous ne nous tiendrions pas pour satisfaits si la France était tout simplement au niveau de l'étranger. Nous sommes, c'est entendu, le laboratoire d'idées de l'univers. C'est pourquoi l'on voit se livrer chez nous, et chez nous seulement, à propos de tout, à l'occasion des moindres incidents comme des plus graves, ces batailles acharnées où chacun donne, de bonne foi, le meilleur de lui-même. C'est notre honneur ; et nous y tenons.

Nous voudrions que, dans des circonstances particulièrement difficiles, la France donnât au monde le spectacle du sang-froid, de la tolérance et du respect des opinions individuelles. Nous avons le souci de la mission de la France, et nous savons les exemples qu'elle peut donner. Mais cette haute idée que nous avons de notre pays et de son rôle dans la civilisation, nous interdit d'accepter l'inconvenance de certaines admonestations venues du dehors. Les recherches désintéressées, les preuves de fait et les expertises auront toujours leur valeur propre, d'où qu'elles viennent. La vérité n'a pas de patrie. Mais il s'agit ici de passions, de tendances et de mouvements d'opinion. A cet égard, tout Français a le droit de penser ce qu'il veut de nos propres affaires, et il peut essayer d'entraîner tous ses compatriotes dans son sentiment. Mais il manque aux étrangers des informations suffisantes, une impartialité réelle, le tact et surtout l'autorité nécessaire pour nous gourmander selon leur caprice. C'est la raison pour laquelle tout citoyen gardant chez nous toute liberté pour exprimer son opinion — il nous flâtrait que l'étranger nous laissât vider entre nous nos querelles et, comme disait Napoléon lui-même, "laver notre linge sale en famille."

Cet article est fort bien pensé ; et la condamnation de Zola a été reconnue comme tellement juste, qu'un soupir de soulagement est sorti de toutes les poitrines vraiment françaises, quand elle a été connue.

L'ovation faite aux ministres et aux généraux a été spontanée, et sincère.

Et pendant qu'en France on reconnaissait une fois de plus que la justice ne s'était pas trompée, on voyait les journaux anglais et américains publier des articles émus sur la triste situation du traître Dreyfus, que l'on comparait à un martyr. Au Canada même, on le

représentait enfermé dans une cage ; on annonçait même qu'on venait d'en doubler les barreaux ; et sans la lettre écrite au Star par le consul général de France, beaucoup de canadiens seraient encore sous l'impression que Dreyfus est vraiment encagé.

Voici cette lettre :

Monsieur.— Dans son édition d'hier, votre journal reproduit pour la seconde fois un dessin qui est supposé représenter la prison de Dreyfus à l'île du Diable. Cette prison est une cage d'animal sauvage. Dreyfus n'est pas tenu en prison. La cage n'a jamais existé. Au nombre des nombreuses nouvelles erronées par lesquelles l'opinion publique, sur ce continent, a été trompée dans son appréciation de l'affaire Dreyfus, c'est la seule que je tiens à rectifier. J'en appelle à votre courtoisie ainsi qu'à votre équité pour publier ce démenti et le rendre aussi apparent, dans vos colonnes, que l'a été le dessin. Je demeure, Monsieur, votre obéissant serviteur.

A. KLECZKOWSKI.

Consul général de France au Canada.

** On a parlé de possibilité d'erreur judiciaire. Un erreur est toujours possible en quelque pays que ce soit, mais il a été démontré qu'il n'y en a pas eu dans le cas de Dreyfus.

** Une erreur judiciaire est tellement possible que nous venons d'en avoir un exemple dans notre pays, dans la Province de la Nouvelle-Ecosse, où un jeune homme de dix-sept ans a été condamné à mort pour assassinat.

Il devait être pendu le 3 de ce mois, malgré l'évidence de son innocence et ce n'est que le 25 février dernier que l'ordre est arrivé d'Ottawa de le mettre en liberté.

Il n'y avait pas l'ombre de preuve contre lui et cependant douze hommes l'ont trouvé et déclaré coupable et il a été condamné à mort.

On a heureusement reconnu l'erreur : à temps dirait-on, mais ce que personne ne dit, ce sont les souffrances qu'a dû endurer ce malheureux. On ne l'a pas plaint, lui, car on gardait toutes les tendresses, toute la compassion pour un bandit, traître à son pays et pour un écrivain sans vergogne.

Beaucoup de gens semblent attacher plus d'importance à la forme qu'au fond dans les procès, et nous en avons bien la preuve dans la campagne que l'on fait en ce moment contre la France. Ne pouvant contester la parfaite justification des verdicts rendus dans les procès Dreyfus et Zola, ils ne cessent cependant de répéter que ces condamnés sont des martyrs — de la justice ? non — de la forme.

Molière a ridiculisé de la belle façon, ces partisans outrés de la forme, il y a plus de deux cents ans.

Autrefois, ici même, dans nos tribunaux, il n'y a pas vingt ans de cela, on usait beaucoup, on abusait même des exceptions à la forme, et c'est heureusement l'abus qui les a rendues plus rares.

** Les Anglais — je ne parle pas des Allemands qui, systématiquement, sont opposés à tout ce qui se fait en France, — les Anglais, dis-je, devraient cependant faire de temps en temps leur examen de conscience, avant de critiquer la justice française.

J'ai cité tout à l'heure le cas, l'épouvantable erreur judiciaire qui vient d'avoir lieu, dans notre propre pays, mais, il est un autre point auquel nos gouvernants devraient accorder une certaine attention.

C'est l'exercice du droit de grâce.

On a pendu, il y a six semaines, dans la Province d'Ontario, un garçon de dix-huit ans, à peine, condamné pour avoir assassiné un homme ou une femme, je ne sais plus au juste.

Certes, la condamnation était parfaitement juste, mais, enfin, on aurait pu prendre en considération la jeunesse du misérable et, peut-être commuer sa peine.

On ne l'a pas fait, alors que grâce a été faite à Shortis qui, de sang-froid, a tué deux honnêtes citoyens et blessé grièvement deux autres.

On ne l'a pas fait, mais déjà on fait circuler de requêtes en faveur de Nulty, ce bandit qui a assassiné ses trois sœurs et son frère.

Son crime est tellement effrayant, que grâce lui sera peut-être faite.

. Une surprise du graphophone.

Un habitant passait, l'autre jour, rue Notre-Dame ouest, quand son attention fut attirée par des éclats de voix d'un individu qui criait à tue-tête :

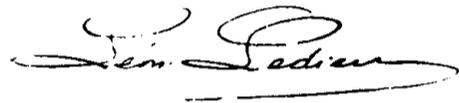
— Entrez, entrez, mesdames et messieurs, venez entendre dans le graphophone les chefs-d'œuvre de musique de nos grands maîtres ! Venez entendre les discours des orateurs les plus célèbres !... Entrez... Dix cents seulement ! !

L'habitant arrêta son cheval, descendit de son traîneau à quatre bâtons, donna ses dix cents et entra.

L'impresario lui mit dans les oreilles les extrémités des tuyaux acoustiques et continua son boniment.

— Vous allez entendre la célèbre marche de X, jouée par la grande musique de Souza. Ecoutez ! Ecoutez ! Dzing... botm botm, pan oan... dzing...

— Batiscan ! clame l'habitant en dégageant ses oreilles et en se sauvant. Voilà la bande qui passe ! Et mon cheval qui n'est pas attaché !



MADEMOISELLE GILBERTE

Gentille et bien élégante, votre causerie adressée aux collaborateurs du MONDE ILLUSTRÉ !—Combien gracieuse et charmante doit-être celle qui sait, avec tant de tact et de noblesse, donner à chacun la félicitation méritée et le bon mot d'encouragement.

Je vous ai vue en vous lisant, en vous re-re-re-ji—je cherche en vain un grand mot pour vous dire que j'ai parcouru plusieurs fois votre article joli.—M'aidez-vous à chercher ?...

Ne riez pas, c'est la pure vérité, je vous ai vue (en esprit), à soixante lieues d'ici, dans ce cher Québec qui a pour moi beaucoup de charmes.—Une coquette villa ;—j'entre, sans permission bien entendu, ne me grondez pas, je vous en prie. J'avance, rassuré par l'air de gaieté et de bonheur planant autour de moi.

Soudain, une mélodie, telle que l'on doit en entendre au delà de la voûte lumineuse, attire et captive mon attention ; j'avance encore, mû par une force inconnue qui ne me permet plus de reculer—je n'en avais guère l'envie.—Le chant prend de l'ampleur, la harpe multiplie ses accords magiques.. j'entends.. j'écoute.. Je vois... ô douce rêverie ! une jeune fille—une fée de 18 à 20 printemps ;—ses doigts mignons courent avec délicatesse et grande habileté sur l'instrument qui gémit, chante, pleure, sourit et chante de nouveau.

La belle—pensive et rêveuse—a la tête légèrement inclinée sur l'épaule. Elle ressemble à ces madones, à ces vierges pieuses ;—l'œil au ciel, elle scrute, ce semble l'au delà ; sa prunelle brille, sa physionomie a quelque chose d'angélique, sa lèvre purpurine s'agite doucement comme celle du petit ange du pied de son lit, adressant à Dieu sa prière matinale ; insensiblement, les doigts de la jeune fille deviennent oisifs, les sons se taisent, un silence se fait... et... j'écoute toujours, j'écoute... j'écoute...

Tout-à-coup, la vierge redresse son cou d'albâtre, sa silhouette svelte et gracieuse se dessine, ravissante ; les doux accords recommencent, une voix tendre, douce, sympathique, débute ainsi après un prélude *andantino pianissimo* :

Astres brillants et radieux du beau ciel...

Je savourai de toute mon âme cette poésie. Je croyais vivre de la vie de ceux qui nous ont quittés pour des régions meilleures—là-haut.

Les symphonies cessèrent de nouveau ; et la jeune fille—ange de beauté et de candeur—jeta involontairement un regard sur moi.

Troublé, je voulus fuir... Impossible : les forces me manquaient, et la voix, plus captivante, reprit :

— Ami, demeurez ; ici, pour tous, les Violettes prodiguent leurs parfums, les Fauvettes modulent leurs plus belles chansons, les Madeleine sèchent leurs larmes amères, la pieuse Enéri fait monter vers le ciel ses supplications pour ceux qui ne sont plus, Aimée chante d'un bon cœur l'amour, l'innocence, la candeur et mille sublimes choses, Hermance fait une salubre morale. Ici, pour tous, les Fréchette et les Picard, sur leurs lyres savantes, redisent des légendes captivant les cœurs et les esprits ; les Ferland, les Gauvreau, les de Bussières, les Nelligan, les Archambault, nous font voir Desjardins splendides où Ledieu du bon conseil, fier de se trouver en aussi Beaulieu, dit aux échos babillards les exploits de nos ancêtres et les vertus de leur postérité ; les Legault, les Trudeau, les Dick, les Fuster nous transportent aux temps reculés où l'homme primitif, simple et innocent, ne chantait que son créateur, les merveilles de la création et les biens futurs ; d'autres doux chanteurs s'unissent à nous ; moi, je suis (Gilberte... je chante le rêve, la vertu, l'humilité, l'amitié des nobles cœurs.

Elle se tut, et l'écho répéta ses derniers accents.

Rêve !... Reviendras-tu ?...

Gilberte chantez encore ; vos notes vont au cœur et en font vibrer les plus lointaines fibres. Quels moments de bonheur vous m'avez procurés, à moi, jeune, comme vous rêveur, aimant cette douce union des cœurs et chérissant ceux qui savent toucher si bien les cordes de cet instrument si difficile à connaître et que l'on appelle : " le cœur. "

ANTONIO PELLETIER.

Mlle E. FLYNN

Dieu châtie ceux qu'il aime... mais, ô mon Dieu ! pourquoi laissez-vous le malheur s'acharner à certaines familles d'élite ?

L'hon. M. Flynn, ancien premier ministre de la province de Québec, vient de perdre un troisième enfant, et cela, dans l'espace de dix-huit mois : Mlle Eveline, sa fille bien aimée, vient de rendre à Dieu son âme purifiée par la souffrance supportée avec une résignation angélique. Elle touchait aux printemps : le printemps de son âge, le printemps des saisons—le printemps éternel...

Eblouie par les splendeurs de celui-ci ; fascinée par les attraits sans nombre qu'il lui montrait, elle a offert à Dieu ses souffrances pour le bonheur de sa mère adorée, de son père chéri...

Ouvrant ses blanches ailes tout humides encore de cette douce rosée : les pleurs maternels, dans un suave baiser elle exhala, avec son âme, ce mot plein de caressantes promesses : " Au revoir !... au ciel ! "

La douce colombe était éteinte.

Il faut avoir vécu ces instants de suprême agonie, de délirante espérance, pour comprendre votre douleur, ô père, ô mère, si cruellement éprouvés !

Quelles consolations... mais en est-il ?

— Oui : vos anges chéris vous attendent, vous préparent un trône.

Que dirions-nous, nous, pauvre ?...

FIRMIN PICARD.

PETITE POSTE EN FAMILLE

Mlle Gilberte, Québec.—Oui, mademoiselle, ce qui est accepté paraît. Mais ce n'est pas moi qui décide de l'époque, surtout que nous sommes littéralement ensevelis sous une avalanche de morceaux—prose ou poésie. Nos aimables collaboratrices, tout autant que nos fidèles collaborateurs, doivent avoir un peu de patience et beaucoup d'indulgence pour nous.

L.-R. B., Québec.—Nous publierons votre petite composition, généralement bien faite. Veuillez bien faire attention à la valeur, au sens des qualificatifs employés. *Travaillant* ne peut s'employer dans le sens de *travailleur*. Prenez garde aussi aux verbes se suivant

et dont le régime direct ou indirect est commun. " Mon attention fut captivée, mes pensées s'arrêtèrent et mon regard se fixa sur..." Il faut dire : " Mon attention fut captivée par..." etc. " Me reconnaissant " ne peut guère signifier " revenant à moi. " *Au-tour* veut un complément, à *l'entour* n'en veut pas. Suivant votre autorisation et répondant à votre confiance, j'ai changé quelques expressions. Vous verrez cela ; vous avez sans doute conservé le manuscrit ? Courage, cher collaborateur, et continuez. Je crois que le joli pseudonyme que vous avez pris appartient déjà à un autre écrivain. Pour plus de sûreté, vous feriez bien de le changer.

Laurentiennes, Québec.—Décidément, il fait bon voir la vieille cité française montrer qu'elle veut tenir le premier rang dans les lettres, comme elle l'a toujours gardé par son antique courtoisie. Avez-vous lu, récemment, le récit de l'ébahissement du général (oh !... général !...) de l'Armée du Salut, à la vue d'un reporter l'abordant le chapeau à la main ? " Vous êtes le premier journaliste poli que je rencontre dans toute l'Amérique du Nord, " lui dit-il. Quelle leçon !... Mais tout cela meurt au pied des murs de Québec, où se retrouvent la grâce, la douce urbanité de nos aïeux. Ailleurs, m'a-t-on dit, on n'a pas le temps d'être poli !... C'est violent !...

L. M., Trois-Rivières.—Voyez mes deux premières réponses ; prenez garde aussi de ne pas employer de qualificatifs ne qualifiant pas. Un style n'est pas souffrant, on peut être souffrant à la lecture de certaines choses. Dites plutôt : " Si le style n'est pas trop mauvais, " ou autre adjectif. Ne terminez jamais lettre ou billet par " vtre etc, " pas plus que par " je vous, etc. " Ces formules ne doivent jamais s'employer. A un ami, vous pouvez très bien dire : " Vôtre " tout court et la signature. Cela signifie, en ce cas : " Je suis tout vôtre—croyez-moi tout vôtre—ou à vous. " Peut-être vous écrirai-je au sujet de *Réverie*. Ce titre devient bien usé ! Il faudra tâcher d'en trouver un autre.

Montréalais.—Puisque vous permettez que je vous réponde par la *Petite Poste*, je vous dirai que, comme toujours, vous êtes le bienvenu. Vous savez combien les jeunes étudiants sont aimés ici ; tous, vous êtes chez vous, au MONDE ILLUSTRÉ.

J.-A. L., Montréal.—Pardonnez-moi de ne vous avoir point répondu jusqu'ici. Vous savez que le nom et l'adresse sont de rigueur quand on nous écrit. Je vous attendrai le jour que vous voudrez bien venir, de 10 à 11½ heures du matin, ou de 2 à 5½ heures du soir. Apportez avec vous quelques-uns des récits dont vous nous parlez.

Mlle Elmire D., St-Hyacinthe.—Elle est fort jolie cette petite Nouvelle. Voulez-vous être assez bonne de me dire si vous l'avez tirée de l'époque des Abbassides, ou de celle des Fatimites, ou de celle des Omeyyades ?—Je me rappelle avoir lu des récits de ce genre dans l'histoire des Fatimites, alors que j'avais cinq ans : vous comprenez que c'est un peu confus dans ma mémoire, après quarante ans ! En quel pays se passe le fait que vous rapportez ? Envoyez-nous encore des Nouvelles de ce genre.

Em. D., Montréal.—Impossible d'insérer un article arrivant le vendredi, jour de l'impression. Nous devons recevoir du vendredi au mercredi, pour qu'il y ait chance de composer. Nous publierons dans l'autre numéro. En hâte.

M. CH. A. GAUVREAU, M.P., ET M. HEATH

Je remercie de tout cœur mon ami Ch. A. Gauvreau des renseignements donnés au sujet de M. Heath. Il a raison de trouver un *l* de trop dans l'épellation : c'est une erreur typographique ; j'avais écrit *Health*. Je suis obligé de signer encore

PATRIOTE.

Les femmes ont cela d'agréable qu'elles peuvent parler tant qu'elles veulent, comme elles veulent, avec l'expression qu'elles veulent.—LACORDAIRE.

LES VOIX CÉLESTES (1)

TROISIÈME PARTIE.—RÉDEMPTION. (suite)

LES ANGES (chœur)

Chantez, timide Vierge,
Le céleste éclat de ces feux
Qui, dans le Seigneur, vous immerge,
Vos anges répondront de leurs refrains joyeux.

MARIE

Mon âme adore Dieu, palpitante de joie,
Car son bras m'a guidée en sa céleste voie.
Absorbant mon esprit en Dieu, mon Créateur,
Je m'humilie en Lui, mon tout-puissant Auteur :
Il a daigné jeter les yeux sur sa servante,
Et donner à mon front une gloire brillante.

LES ANGES (chœur)

Gloire à la Trinité, gloire au plus haut des Cieux,
Gloire à l'Enfant-Sauveur, sa paix règne en tous lieux.

MARIE

Il dirige la terre, en sa miséricorde
Et lui donne aujourd'hui son auguste concorde.
Pour elle, Il a fait voir la force de son bras,
Son amour combattant de célestes combats.
Il a comblé de biens les fils de la misère,
Et renvoyé, vaincus, les princes de la terre.

LES ANGES (chœur)

Gloire à la Trinité, gloire au plus haut des Cieux,
Gloire à l'Enfant-Sauveur, sa paix règne en tous lieux.

LE RETOUR DES BERGERS (LA CAMPAGNE)

LES BERGÈRES (entrent en dansant)

Voici, bergers, les timides bergères,
Devançant le soleil,
Pour couronner vos tendres fronts de lierres
Et chasser le sommeil...

(Arrêtant leur danse)

Helas !... Bergères, ...
Nos pasteurs ont fui le soleil !...

Pendant qu'en la ravine,
Sommeillaient leurs troupeaux,
Ils ont fui la colline
Aux accords des pipeaux !

Venez, bergers, venez bien vite,
Notre voix vous invite...
Puis le soleil, sur l'horizon,
Vient déjà sourire au gazon.

LES BERGERS (s'approchent graduellement, entrent,)

Pendant qu'en la ravine
Sommeillaient nos troupeaux,
Nous fuyions la colline
Aux accords des pipeaux !

LES BERGÈRES

D'où venez-vous, bergers, d'où venez-vous ?

LES BERGERS

De Bethléem, voir un prodige,
Que les anges chantaient, prosternés à genoux !...
O douce et frêle tige !

LES BERGÈRES

Qu'avez-vous vu, bergers, qu'avez-vous vu ?

LES BERGERS

Un tendre enfant, dans une étable :
C'est le Sauveur prévu !
Sa grâce est admirable !

BERGERS ET BERGÈRES (chœur)

Pendant qu'en la ravine
Sommeillaient leurs } troupeaux
Ils fuyaient } la colline
Nous fuyions }
Aux accords des pipeaux !
Ne chantons plus la campagne fleurie
Mais louons ce Sauveur ;
Ne chantons plus les fleurs de la prairie,
Applaudissons cette faveur !

Allons annoncer la nouvelle
Aux gais accords de nos pipeaux ;
Avant que l'étoile étincelle,
Bergers, parcourons les hameaux.

Dansent, puis sortent en dansant)

Dr J.-N. LEGAULT.

(A suivre)

UN RÊVE

Ceux qui croient aux futures découvertes de la science et se gardent bien de nier d'emblée tout ce qu'elle n'a pas encore pu expliquer, s'intéresseront peut-être à un cas étrange de pressentiment hypnotique dont je tiens le récit d'une personne en la vérité de qui j'ai la foi la plus entière.

Il s'agit d'un rêve ; et quand le héros de l'aventure me relatait la chose, en 1866, il était loin de supposer que j'en ferais jamais part au public.

Son récit, je vais tâcher de le répéter aussi fidèlement que possible, tel qu'il m'a été fait à moi-même, tel que je l'ai cru, et tel que je le crois encore.

Vers la fin de la guerre de Sécession, c'est-à-dire en 1864, mon ami Alphonse Le Duc, — j'ai eu de nombreux et bons amis, mais je serais un terrible ingrat si je ne bénissais pas Dieu tous les jours de m'en avoir donné un comme celui-là ! — mon ami Alphonse Le Duc faisait partie de l'état major du général Banks.

Naturellement, il dut faire partie de la désastreuse expédition que le vaillant homme de guerre fut forcé d'entreprendre, contre son gré, pour reconquérir la partie occidentale de la Louisiane.

Appuyée par une flotte considérable, l'armée se dirigea sur la rivière Rouge, où elle devait effectuer sa jonction avec un corps de dix mille hommes qui descendait le Mississippi sous la conduite du général Smith.

Ainsi renforcé, Banks, qui avait assumé le commandement en chef, s'avança sur la rive sud de la rivière Rouge, jusqu'à un endroit appelé Sabine Cross Road, un nom qui devait être célèbre.

L'armée était en alerte.

Les éclaireurs avaient signalé le général Taylor à la tête de forces sudistes considérables.

Une bataille était imminente.

C'est dire que la nuit se passa sur le qui-vive, et que les plus hardis seuls dormirent des deux yeux.

« J'avais une peur folle, me dit mon ami, qui, comme tous les vrais braves, croit inutile de se vanter.

Mille pressentiments désagréables me hantaient la cervelle.

Je vais y rester cette fois, c'est sûr, me disais-je à moi-même je ne sais trop pourquoi.

Et je songeais qu'il était bien bête à moi d'être venu ainsi me faire tuer à la fleur de l'âge, loin des miens et pour une cause qui n'était pas celle de mon pays, après tout.

Mais il n'y avait pas à reculer ; il me fallait, faire contre fortune bon cœur, c'est-à-dire mon devoir.

Comme j'étais harassé, et que j'avais besoin de toute ma vigueur physique pour braver le grand hasard du lendemain, je me roulai dans mes couvertures après avoir ingurgité un bon verre de hot scotch, et je m'endormis, à peu près convaincu que c'était là ma dernière nuit en ce monde.

Dans mon sommeil — je continue à laisser la parole à mon ami Le Duc — j'eus un rêve.

Mais un rêve d'une lucidité extraordinaire.

Je voyais les choses comme si j'eusse été parfaitement éveillé, sans les transitions ou transformations brusques des rêves, absolument comme elles se passent dans le cours régulier de la vie.

J'assistai au réveil des troupes, à la mise en marche de l'armée.

Je vis les régiments se ranger en ligne de combat, les batteries s'établir sur les hauteurs, les escadrons de cavalerie prendre leurs positions.

J'entendis gronder le canon, crépiter la fusillade.

Et dans les cris, les fanfares et les hennissements, je regardai s'engager la bataille.

J'étais avec le général Banks, sur un plateau d'où nous pouvions assez facilement suivre les péripéties de la grande lutte.

Tout à coup — à propos de quoi, je n'en sais rien — mon cheval s'ébroue, s'emporte, s'emballe, prend le mors aux dents et s'élançe à fond de train en dehors des lignes, à l'endroit le plus périlleux, en plein à découvert sous le feu de l'ennemi.

Les balles me sifflaient aux oreilles par centaines.

Affolé, je gourme l'animal, je lui casse les dents, je lui laboure le ventre, je l'écrase sous moi.

Inutile, ce ne fut qu'après un quart d'heure, long comme un siècle, que je pus le maîtriser et revenir à mon poste.

—Ce n'est pas du courage, cela, me dit Banks, c'est de la témérité. Un vrai brave ne s'expose pas inutilement, entendez-vous, major ?

Il s'imaginait, tout bonnement, que j'étais allé faire ce tour-là par fanfaronnade.

Je n'eus pas le courage de lui ôter cette illusion ; je préfèrai passer pour un extravagant.

—Tenez, reprit Banks, en crayonnant deux lignes sur l'arçon de sa selle, faites quelque chose d'utile ; allez porter ceci au général Smith.

Smith commandait l'aile droite ; je partis au galop.

A peu de distance, une maison en briques — que je vois encore avec ses contrevents disloqués et ses têtes de cheminées déchiquetées par les balles — me barrait la route.

La fusillade faisait rage à cet endroit ; tout naturellement, je lançai mon cheval par derrière la maison.

Malédiction !

Juste au moment où je franchissais l'espace abrité, j'eus la sensation d'un fracas épouvantable, et me voilà englouti sous une avalanche de briques, de pierres, de débris de charpente et de décombres de toute espèce.

Un boulet venait de passer à travers la maison et l'avait démolie de la cave aux mansardes.

Quant à moi, j'étais mort... ou plutôt je m'éveillai sous ma tente, la tête en feu, le corps en nage.

Le tambour battait.

Une tasse de café, pendant qu'on sonne le boute-selle, et en avant !

Pour tout de bon, cette fois.

Mon rêve m'était encore tout frais à la mémoire :

—Donne-moi ton cheval, dis-je à mon ordonnance, un Allemand.

Le pauvre diable me regarda tout ahuri.

—Gomment, machor, fous foulez monder mon gefal ?

—Oui ; si cela te convient, tu pourras "brendre" le mien.

—Mais fous safez bien gue che ne buis le monder, il est drop vouqueux.

—Tant pis alors... ou peut-être tant mieux... tu iras à pied.

Et voilà la bataille engagée.

Or, mon ami, juge de ma stupéfaction, lorsque je vis autour de moi la reproduction exacte de mon rêve !

Les lieux, l'horizon, le paysage, la position et les évolutions des troupes, tout, jusqu'au plateau sur lequel nous étions postés, était identique.

Je l'avoue, mon premier mouvement fut de me féliciter d'être un peu superstitieux et d'avoir en ce moment sous moi, au lieu de ma monture ordinaire, le cheval poussif de mon Teuton.

Mais ce n'est pas tout ; écoute bien ceci, mon ami, et dis-moi ce que tu aurais éprouvé à ma place.

A un certain moment où la canonnade battait son plein, je vis le général Banks écrire quelques mots au crayon sur une feuille de calepin appuyée sur ses arçons, puis se tourner vers moi en disant :

—Major, veuillez porter ceci au général Smith.

Ainsi que dans ma vision de la nuit — chose que je n'avais pu prévoir cependant — le général Smith avait pris sa position sur la droite.

Je partis, un peu pâle sans doute, et...

Me voilà en face de la terrible maison en briques, que j'avais vu s'écrouler sur moi dans mon rêve !

C'était elle, exactement elle.

Je la reconnaîtrais encore entre mille.

A cette vue, le cœur me tressauta dans la poitrine.

Je sentis mon courage défaillir ; et n'eussent été le sentiment de la discipline, et peut-être aussi un peu d'amour-propre, j'aurais rebroussé chemin.

Dans tous les cas, me dis-je à part moi, le diable ne me fera pas passer par derrière !

Et je lançai mon cheval à bride abattue, en plein sous les balles confédérées, tout droit par devant la bâtisse.

Juste en face, la bête se cabre et s'affaisse.

Un boulet venait de lui effleurer le nez, et la maison sautait en mille pièces.

Je me relevai sans une égratignure.

Si j'avais passé derrière, j'étais infailliblement mis en marmelade !

Le soir nous étions battus.

Les unionistes avaient perdu la bataille de Sabine Cross Road.

Et moi, j'avais perdu un pur sang magnifique, que je n'ai jamais revu, pas plus que mon ordonnance.

Pourvu que l'un n'ait pas porté malheur à l'autre...

Le lendemain, en retraitant, le général me disait

—Major, pourquoi donc avez-vous passé en face de cette maison, hier ? Ce n'est pas du courage, cela ; c'est de la témérité. Un brave...

—N'expose pas sa vie inutilement ! oui, je sais ça par cœur, dis-je en l'interrompant.

Le général me regarda sans comprendre, et je détournai la conversation.

Pour lui répondre, il m'aurait fallu conter mon rêve ; et, ma foi, j'eus peur qu'il ne me rit au nez.

Tandis que toi, vois-tu, tu peux rire si tu veux, je t'ai dit la vérité, c'est tout."

Et, ma foi, non, je n'ai pas ri.

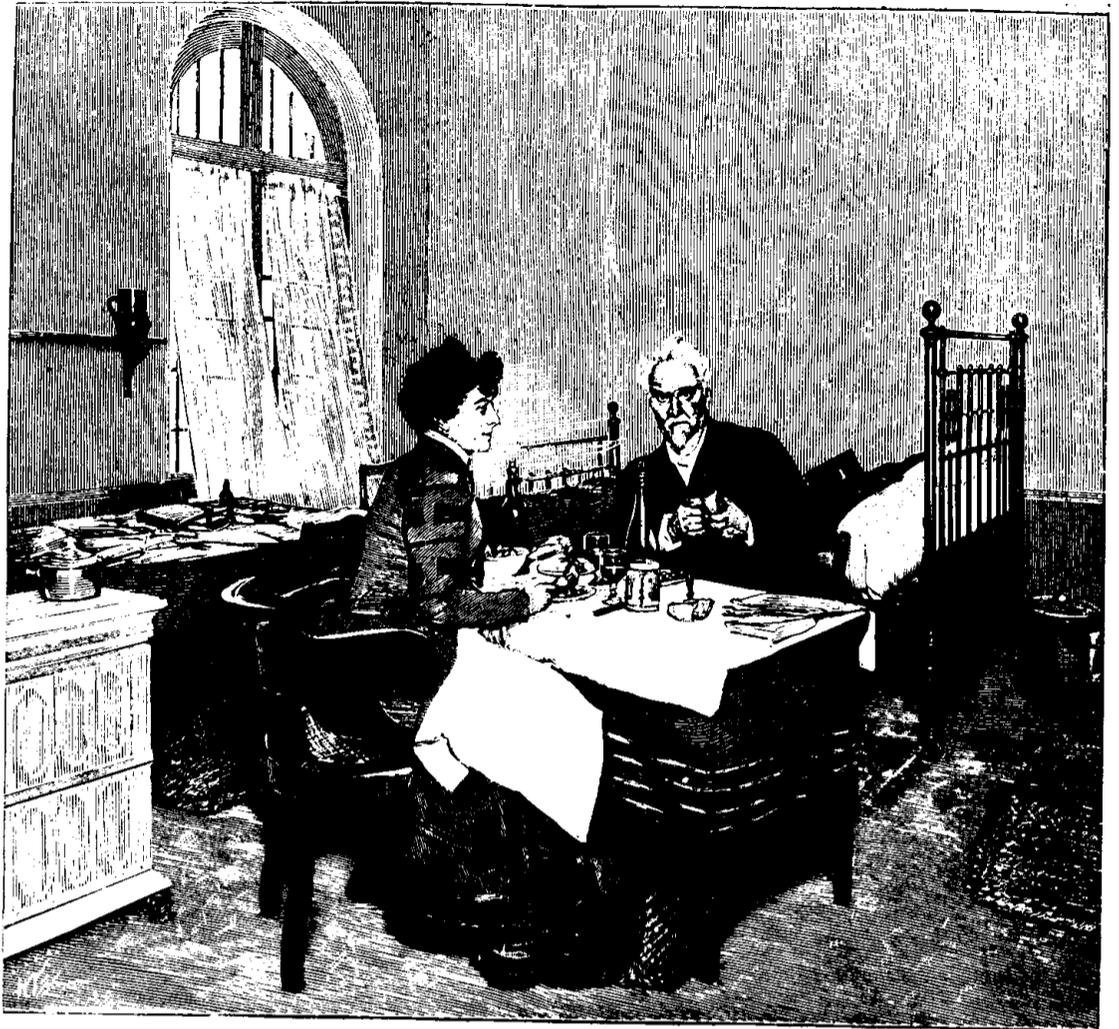
Pourquoi rire de ces choses ?

Je le répète, celui qui m'a fait ce récit n'a pu mentir.

Qu'on explique comme on voudra, ou plutôt comme on pourra, ce phénomène.

Qu'on l'appelle coïncidence, aberration, hallucination cela m'est égal ; mais je suis convaincu qu'Alphonse Le Duc n'a pas inventé cette histoire, et qu'il a bien vu tout ce qu'il m'a raconté.

Alphonse Le Duc



ROCHEFORT EN PRISON.—IL DÉJEUNE EN FAMILLE

LE RETOUR AU PAYS

Au Réd. M. Décarie

Le foyer ! La patrie ! Comme ces cris retentissent au cœur du voyageur qui, fatigué, vient se réfugier au sein du village, où l'attendent avec impatience les bras ouverts et les cœurs émus, voire une nombreuse famille !

N'est-ce pas, qu'il fait bon alors de presser chaleureusement la main des siens et de jeter à foison sur son passage un bonjour amical ?...

Il fait bon, n'est-ce pas, de respirer l'air si grand, si bon, si suave de son pays ?...

Après avoir vu Jérusalem, la sainte ; las d'avoir admiré les coupes dorées de Rome, la ville éternelle ; importuné des impressions que produit sur nous la France, notre vieille mère-patrie, il vous fallait, vénéré pasteur, revenir au pays jouir plus agréablement de votre voyage.

Vous avez entendu les magnifiques carillons des pays étrangers ; mais, à votre arrivée, votre carillon ne semblait-il pas sonner plus joyeusement que les leurs ?...

Quelle joie n'avez-vous pas ressentie à l'aspect de votre clocher, dont la flèche élancée semble défier celles des splendides cathédrales de Lourdes ?

Que dire des émotions qui ont obsédé votre cœur lorsque vos concitoyens, vieillards et enfants, pauvres et riches, se pressaient sur votre passage, vous accueillant aux cris d'allégresse, aux feux de réjouissance.

Ah ! quelque beaux que soit les lieux que nous visitons, quelque bien-être que nous puissions y ressentir, nous ne les trouvons jamais aussi beaux que le pays, jamais nous n'éprouvons le bien-être comme au milieu de nos affections, en un mot nous n'avons d'existence agréable qu'au sein de la Patrie.

RHÉA.

Saint-Henri, mars 1898.

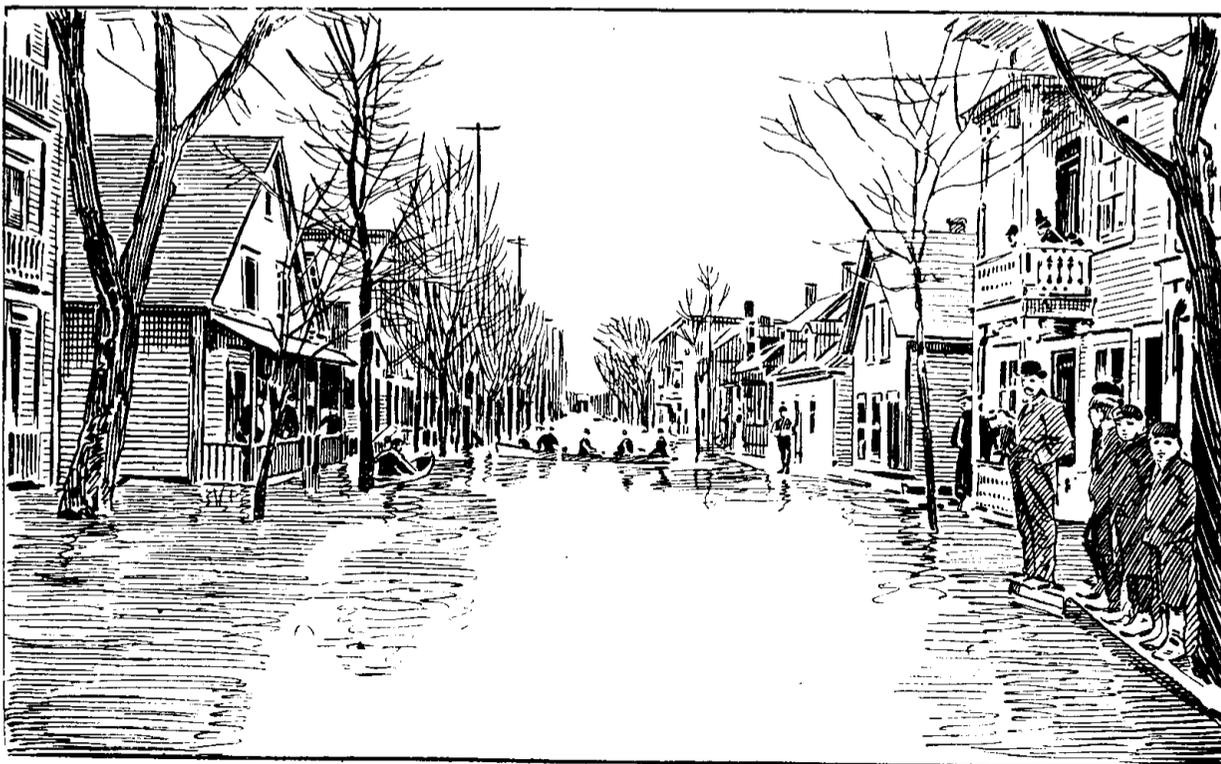
CONSEILS D'ÉLÉGANCE

Il est bien inutile de faire de folles dépenses chez la fleuriste, lisons-nous dans la *Mode Pratique*, quand il est si facile d'obtenir, chez soi, des lilas en hiver.

Voici comment on opère :

On coupe obliquement un certain nombre de branches, longues de 24 à 32 pouces environ, on les met dans un vase que l'on place bien au jour dans une pièce constamment chauffée. On remplit ce vase d'eau tiède qu'on renouvelle tous les huit jours, en même temps on arrose de cette eau tiède les branches, qui doivent rester toujours dans leur position primitive.

La floraison demande généralement de vingt à vingt-cinq jours. Elle sera d'autant plus rapide que l'atmosphère de la pièce sera plus chaude et plus saturée d'humidité.



LA PARTIE DE LA RUE CONCORDE AVOISINANT LE PONT QUI RELIE LE VILLAGE DE ST-JOSEPH A LA VILLE DE ST-HYACINTHE

L'INONDATION A SAINT-HYACINTHE

A ZOLA

Abusant jusqu'au bout de tes rares talents,
Flattant la multitude aux instincts violents,
Poursuivant le renom sans pudeur, sans scrupule,
Te vaillant dans la fange, exaltant la crapule,
Jugeant le cœur humain par ses dehors grossiers,
Tu lui montres le vice en termes orduriers.
—Tu recherches l'affreux, le monstrueux, l'horrible.
Tu nous peins le destin, fatal, sombre, terrible.
Abusé par tes sens, aveuglé par l'orgueil,
Tu prétends critiquer, sans en franchir le seuil,
Le temple radieux où l'âme noble et pure
Sait soumettre et dompter la charnelle nature :
—A tes yeux, l'idéal est un rêve insensé,
Un mirage trompeur, chimère du passé.
Propageant en tous lieux le brutal réalisme,
Tu n'as qu'un seul autel, ton immense égoïsme.
A ton orgueil sans frein, sacrifiant l'honneur,
D'un lâche, d'un Judas, tu te fais défenseur.
—Tu marches sur les pas du sombre Iscariote,
Comme lui, traître à Dieu, fort mauvais patriote.
N'appréhendes-tu point que ta faible raison,
Où l'erreur volontaire infiltre son poison,
Chancelante déjà, tout à coup ne succombe ?
L'esprit le mieux trempé pâlit, hésite et tombe
Quand, tout plein de lui-même, il méconnaît la main
De celui qui, d'un mot, créa le genre humain.
—Si vraiment de Dreyfus tu crois à l'innocence,
J'y reconnais le doigt de cette Providence
Que tu voudrais nier en ton aveuglement
Et qui livre à l'erreur ton faible jugement.
—Regarde autour de toi. Qui donc défend sa cause ?
Tout ce qui, par envie, à nos progrès s'oppose :
Le lourd Teuton qui voit s'élever dans la paix
Les redoutés vengeurs du vieil honneur français ;
Les étrangers jaloux qu'offusque notre gloire,
L'hérétique endurci, le criminel notoire ;
Tout ce qui s'est vendu, prostitué, sali,
Tout ce qui s'est souillé, ce qui s'est avili.
—Ah ! ces sombres pouvoirs qui s'agitent dans l'ombre,
Se sont flattés trop tôt, confiants dans leur nombre,
D'arracher de nos cœurs le respect de la loi,
De désunir nos rangs, ébranlant notre foi
Dans l'invincible honneur des chefs de notre armée.
Ces projets ténébreux s'envolent en fumée ;
Nous en sortons plus forts, plus confiants, plus fiers,
Sans crainte, sans reproche, aux yeux de l'univers.

J. Zola

LÉGENDE NAPOLITAINE

SAINT JOSEPH, PATRON DE LA BONNE MORT

A l'occasion du mois et de la fête de saint Joseph, nous donnons en ce numéro une superbe gravure, reproduction d'un tableau du célèbre Giotto, et une touchante légende napolitaine sur la grande bonté de saint Joseph.

Depuis que le saint Pontife Pie IX a donné à l'Eglise universelle saint Joseph pour patron, il serait absolument impossible de dire les grâces, les faveurs, les miracles éclatants obtenus dans toute l'Europe par ce grand protecteur. Nous pensons faire plaisir à nos chers lecteurs, dont un si grand nombre portent le nom de Joseph, en publiant et la gravure et la légende.

La scène se passe au ciel.

Pierre, l'illustre concierge du paradis, est triste et sombre depuis quelques jours ; il y va et vient avec agitation comme un homme préoccupé et inquiet, s'assied à son bureau, feuillette ses registres, hoche la tête, puis soudain se lève brusquement, saisit ses clés, les examine avec soin, s'assure que la porte du paradis est hermétiquement close, que la serrure n'a pas été forcée, puis revient à ses livres, prêtant l'oreille au moindre bruit, en proie à une fièvre ardente. La sueur perle à son front, il monologue à haute voix et ne s'en aperçoit pas ; un ange passe, il ne le voit pas.

—Miséricorde ! exclame-t-il, ai-je bien lu ? un fripon ici ? Ce n'est pas moi, par exemple, qui l'ai fait entrer celui-là !

Des fripons morts le ciel n'est pas l'asile.

Dieu de bonté ! Je n'ai pourtant point négligé mon service, j'ai toujours exigé le certificat d'honnêteté ; je n'introduis qu'à bon escient ; par quelle porte a-t-il onc pénétré ? Seigneur Jésus !

—Par la porte du Repentir et de la Restitution, murmure le souffle de l'ange.

—Et d'un autre, maintenant ! Un avare ? On n'entre pas au paradis avec des sacs d'écus !... Des artistes, des écrivains, des seigneurs puissants, des présidents de République ! Mais ce ne sont pas des saints, ni même pas des justes, tous ces gens-là ! La gloire éternelle est pour les bonnes œuvres et non pour le talent, la puissance ou l'habileté. Il y a eu erreur certainement.

Et rajustant ses lunettes :

—La liste est longue, continuons. Ici, il n'y a rien à dire : des enfants... Le royaume des cieus est à eux ; des curés dépouillés... Il y en a pas mal, et ils ont bien droit au paradis ; des religieux expulsés... il y a ici place pour eux ; des pauvres... ce sont les amis de Dieu ; des vieilles filles... passe, elles n'ont eu que des manies ; des pénitents... bien, très bien... Ah !... mais cette dame à colifichets et robes à volants, qu'est-elle venue faire ? la porte est trop étroite, madame, portez vos vanités ailleurs. Mais elle est bien entrée... et par où, s'il vous plaît ?

—Par la porte de la Miséricorde, psalmodie l'ange.

—Bon, à présent ! il ne manquait plus que ça : un duelliste, un menteur, un orgueilleux, mais c'est indigne ! c'est de la contrebande ! cela fera tort au paradis, bien sûr ! il faut que j'avertisse Jésus, que je l'avertisse tout de suite.

Et le bouillant Pierre, tout ému, allait porter sa plainte au Seigneur, quand une pensée soudaine lui traversa l'esprit : il se frappa le front.

—J'y suis ! s'écria-t-il... comment n'y ai-je pas songé plus tôt ? c'est bien cela !... je reconnais son écriture. Bonté divine ! je me serai endormi, comme jadis au Jardin des Oliviers, et Joseph sera venu et il aura ouvert !... Il n'en fait jamais d'autre... j'aurais dû m'en douter, à moins que...—ici, il devient pensif—à moins qu'il ne connaisse une autre entrée que j'ignore...

—Celle de la Bonne-Mort, dit l'ange à mi-voix. Et il disparut.

Pierre se cacha la tête dans ses mains :

—Veillons bien, dit-il ; il va y avoir quelques fourrées d'ici à peu de temps, et ce ne sera pas besogne propre qu'interroger tant de pécheurs ; je n'ose plus regarder sur la terre, tant il s'y passe de choses abominables.

—Qu'y a-t-il donc, Pierre ? dit Jean, le disciple bien-aimé, paraissant tout-à-coup. Un ange m'a appris que vous étiez en peine :

Est-ce qu'en bas, l'Eglise
Par quelque orage aurait été surprise ?

—L'Eglise, hélas ! est indignement persécutée ; mais, de ce côté, je n'ai aucune crainte, puisque les portes de l'enfer ne prévaudront pas contre elle. Il s'agit bien d'autre chose, Jean !

—Quoi donc ?

—C'est épouvantable ! Les pécheurs, comptant rentrer en grâce à la fin de leur vie, se livrent à leurs passions et offensent Jésus.

Jean joignit les mains ; des larmes mouillèrent ses yeux.

—Prions pour que Dieu leur pardonne, dit-il.

—C'est cela, oui ! il leur pardonne trop facilement, car Joseph s'en mêle et vous en fait de suite des saints, à l'agonie ; alors Jésus est forcé de leur ouvrir le ciel ! Et puis, on voudra me faire croire qu'ils ont gagné le paradis ! Oh ! pour cela, non ! tenez voyez, plutôt... J'entends du bruit...

Il se penche au dehors et regarde ; Jean fait de même ; un misérable se débattait sur son lit d'agonie, entouré de quatre ou cinq démons qui ricanaient et faisaient déjà mine d'emporter leur proie ; les anges se détournèrent et pleuraient. L'un d'eux, plus triste et plus ému, car c'était l'ange gardien du moribond, disparaît soudain et ramène saint Joseph, que le mourant avait quelquefois invoqué durant sa coupable vie. L'aimable saint s'approche et doucement trace sur lui le signe de la croix ; l'agonisant lui tend les bras, les démons fuient, et l'âme réconciliée meurt dans la paix du Seigneur.

—Jean, fit Pierre, je n'ai rien à dire, ça ne me regarde pas, mais cette âme-là a besoin d'un furieux bain pour se blanchir, car je ne peux, moi le portier, la faire entrer ainsi, ce serait faire injure aux élus.

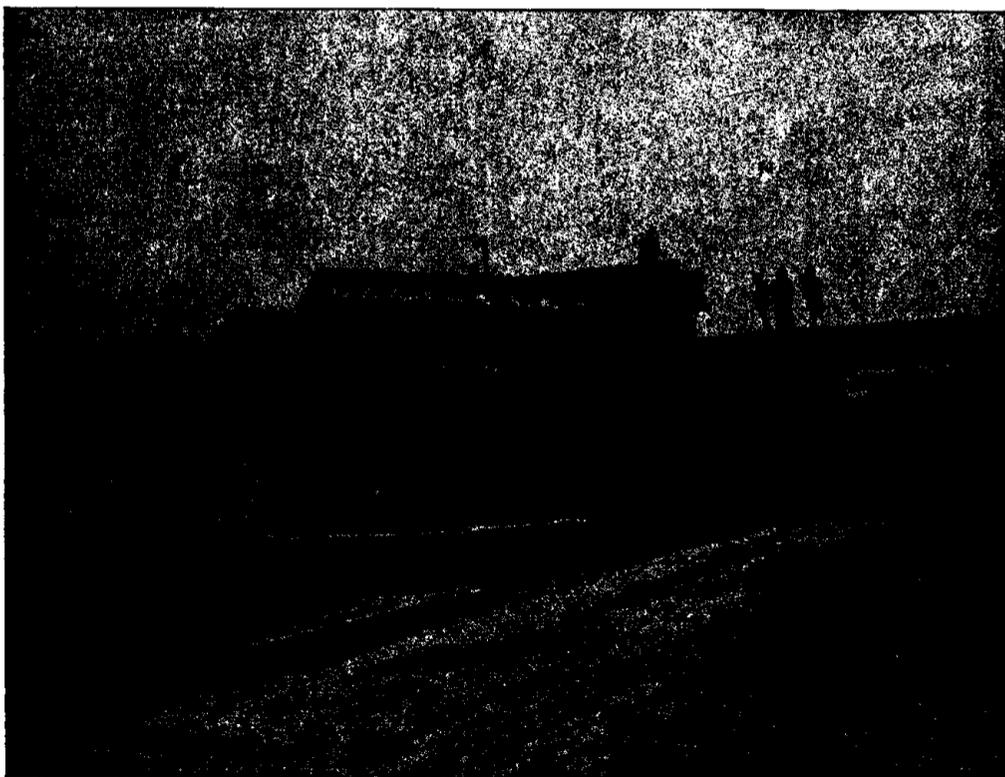
—La Justice est sœur de la Miséricorde, reprit Jean, on la conduit au purgatoire pour l'expiation, mais Dieu soit loué ! elle est sauvée.

—A ce compte-là, ceux qui ont travaillé et souffert toute leur vie ne se trouveront pas plus avancés que ces chrétiens d'un jour ?

—Oubliez-vous donc, Pierre, la parole du Maître, et comme il blâma ceux qui portèrent envie aux ouvriers de la dernière heure ?

—Je m'en souviens... mais ces misérables en profiteront, et le ciel, désormais, leur paraîtra le prix d'un *med culpa*.

—Les pécheurs ne sont point sûrs que l'heure de la grâce leur soit accordée, elle n'est l'effet que de la miséricorde du Seigneur ou de quelques actes pieux accomplis pendant leur vie ; en tous cas, vous le savez, les degrés de gloire sont toujours proportionnés à la vertu et à la fidélité des âmes. Laissez, cher apôtre,



ACCIDENT DE CHEMIN DE FER A LA COTE SAINT-PAUL.—Photographie J.-R. Poirier

la bonté de Jésus s'exercer, et souhaitons-lui beaucoup d'élus pour l'aimer et le glorifier à jamais.

A moitié convaincu tout d'abord, Pierre n'écoutait plus et répétait obstinément :

—Il y a de l'abus ! il y a de l'abus !



MGR FAVIER

—Je crains, dit Jean, qu'en un procès entre Joseph et Pierre, Jésus ne juge en faveur de son père.

—C'est vrai, venez avec moi, j'aurai plus d'assurance ; seul, je n'ose.

Et tous deux vont de ce pas à Jésus
Jeu hardiment, et Pierre un peu confus ;
Entre Marie et Joseph le trouvèrent ;
Timidement, à part, ils le tirèrent.

Jésus connaissant leurs pensées, sourit et se tournant vers Pierre :

“ Arrangeons-nous, Pierre, et voici comment
Se peut conclure un accommodement :
Il ne vous faut ici que saints d'élite
Et vous voulez que le ciel se mérite.
Moi, je le donne, et plus il se remplit,
A mes regards plus le ciel s'embellit.
Car j'ai tant fait pour racheter la terre
Que je voudrais la sauver tout entière.
En ça, Joseph est d'accord avec moi.
Si sa bonté vous gêne en votre emploi,
Faites le choix de votre compagnie,
Et nous irons Moi, Joseph et Marie
Fonder un autre Ciel où l'on peut venir
Quand à la mort, on veut se convertir.”
Et saint Jean dit : “ Pierre que vous en semble ? ”
“ Seigneur, dit Pierre... ah !... demeurons ensemble ! ”

ROSARIO.

MGR FAVIER

SACRÉ ÉVÊQUE DE PÉKIN LE 20 FÉVRIER 1898

On annonce de Pékin que le R. P. Favier, Lazariste, vic.-gén., a été sacré évêque de Pékin le 20 fév. 1898, dans la cathédrale du Nord, bâtie par ses soins comme architecte, comme on lui doit les immenses constructions du nouveau Pétang.

Les œuvres merveilleuses du P. Favier à Pékin depuis trente-huit ans qu'il y est missionnaire, lui ont valu l'admiration des Chinois et de la Cour.

L'empereur l'avait fait mandarin de troisième classe à bouton bleu, dignité qui n'avait été conférée à aucun Européen depuis cent-cinquante ans.

JE ME SOUVIENS

Le 21 janvier dernier, c'était jour de fête à l'Hôtel-Dieu de Québec ; la joie était sur tous les visages et le chiffre 70 entouré de fleurs de lis se voyait partout sur les murs du vieux couvent. C'est qu'on y célébrait les noces de grâce ou le 70ème anniversaire de profession religieuse d'une des plus vieilles sœurs de la maison, la révérende Mère Ste-Hélène, née Cécile Landry.

J'ai été heureux de recevoir une photographie de la vénérable nonagénaire, prise en souvenir de ce grand jour.

Au bas de cette photographie, on lisait les mots : “ Je me souviens ”...

Je me souviens !!! Que de choses dans ces trois mots “ Je me souviens ”...

Voyez cette bonne figure que le temps semble vouloir épargner. Les années n'ont laissé là que peu de traces, et sur ce front que recouvre depuis 70 ans le voile du cloître, on devine peu de rides. Mais au fond de son œil encore clair on croit lire ces mots : Je me souviens !

Eh ! de quoi vous souvenez-vous, vénérable mère ? Vous souvenez-vous des campagnes riantes de la Baie des Chaleurs, alors qu'enfant vous couriez, innocente, dans les champs ? Peut-être. Vous souvenez-vous de vos petits frères, de vos petites sœurs, de votre bon père, de votre sainte mère ? Vous souvenez-vous du saint et grand jour de votre première communion, de celui de votre confirmation, de cet autre encore plus solennel peut-être où vous deveniez l'épouse de Notre Seigneur ? Vous souvenez-vous des joies et des délices ineffables qu'il se plut à vous faire goûter quelquefois depuis ce jour béni ? Ah ! oui, sans doute, vous vous rappelez avec bonheur ces heures bénies qui furent



LA RÉVÈRE MÈRE SAINTE-THÉRÈSE

pour vous comme les jalons de la voie du ciel, ces joies passagères qui vous furent envoyées pour vous encourager et vous soutenir dans la tâche si rude que vous vous étiez imposée.

Vous souvenez-vous encore, ô vous, la mère du pauvre et de l'orphelin, vous souvenez-vous de ces heures si longues passées auprès d'un malade qui ne comprend pas, qui maudit peut-être votre charité chrétienne ? Vous souvenez-vous de ces soins de toutes sortes prodigués aux maltraités de la nature, de ces corvées repoussantes que vous avez faites sans témoigner la moindre répugnance ? Vous souvenez-vous du sacrifice généreux que vous fîtes à Dieu de votre jeunesse, de votre santé, de votre vie tout entière ? Non : de cela, vous ne voulez pas vous souvenir, et vous avez raison ; car quel bonheur pour vous de vous entendre dire au jour de la récompense, par Celui qui sonde les reins et les cœurs : “ Ma fille, tu as oublié tes heures de travail et d'insomnie, tu as oublié les sacrifices nombreux que tu as faits pour moi, tu as oublié cette vie entière consacrée à mon service ; mais moi, JE ME SOUVIENS ! ”

J.-N. LANDRY.

Saint-Henri, 1898.

De nous-mêmes, nous ne pouvons rien, nous demeurons stériles ; mais avec vous, Seigneur, qui habitez et vivez en nous, nous devenons cet arbre mystérieux qui, planté par vous dans l'Eden, s'appelait l'arbre de vie et ne produisait que des fruits de vie. —MGR DE SÉGUR.

APRÈS UNE LECTURE

A mon ami E.-Z. Massicotte.

Horace a bien raison ! Vive la solitude !
Un petit coin de terre et des livres d'étude !
Des livres ! des amis les seuls vrais, les seuls grands,
Livres dont tous feuillets sont des cieux différents
Où nos rêves s'en vont errer dans l'insomnie
Et recueillir du jour la dernière agonie.
Un livre guérit tout ; il guérit de l'amour ;
Il fait aimer la nuit plus encor que le jour...
Avec un livre on cherche et trouve au fond de l'ombre
La lumière et la vie ; et le passé qui sombre,
Qui pâlit, qui s'en va, rit et vient resplendir
Au-dessus de la page, inconscient nadir
Qui, devant la zénith fait l'horizon plus tendre
Et le regard plus clair ; qui, contemplant la cendre
Grise d'un souvenir, refait l'astre vermeil
Du rêve et de l'amour, du cœur et du sommeil.
O les humbles feuillets, qui nous disent de l'âme
Le tourment des douleurs, sublime épithalame
De l'idée à l'amour, du rêve à la raison,
Du soleil à la lune et de l'arbre au gazon !
Vous chantez dans mes mains cette longue romance
De la vie à la mort, du petit à l'immense ;
Vos strophes dans mon cœur me chantent qu'ici-bas
Vous êtes le seul bien des hommes de combats,
Des hommes de prière et des hommes de charge,
Car toute âme peut faire un rêve en votre marge.

HENRY DESJARDINS.

NOS CORPS ENSEIGNANTS

LE MONDE ILLUSTRÉ s'intéresse aux jeunes littérateurs : logiquement, il aime ceux qui les forment.

Or, quels sont ceux qui méritent le plus ?

Nos instituteurs, nos institutrices.

Sans eux, sans l'enseignement primaire, conçoit-on (en dehors de quelques privilégiés) l'enseignement moyen, l'universitaire ?

Nos aimables lectrices ont apprécié déjà quelques écrits sortis de la plume de Mme A.-E. Jacques, née Maria Héroux, institutrice à Saint-Télesphore de Soulanges.

Pour la dixième fois, les commissaires d'écoles de cette paroisse viennent de lui confier l'école du village : ce qui montre la valeur de l'aimable écrivain.

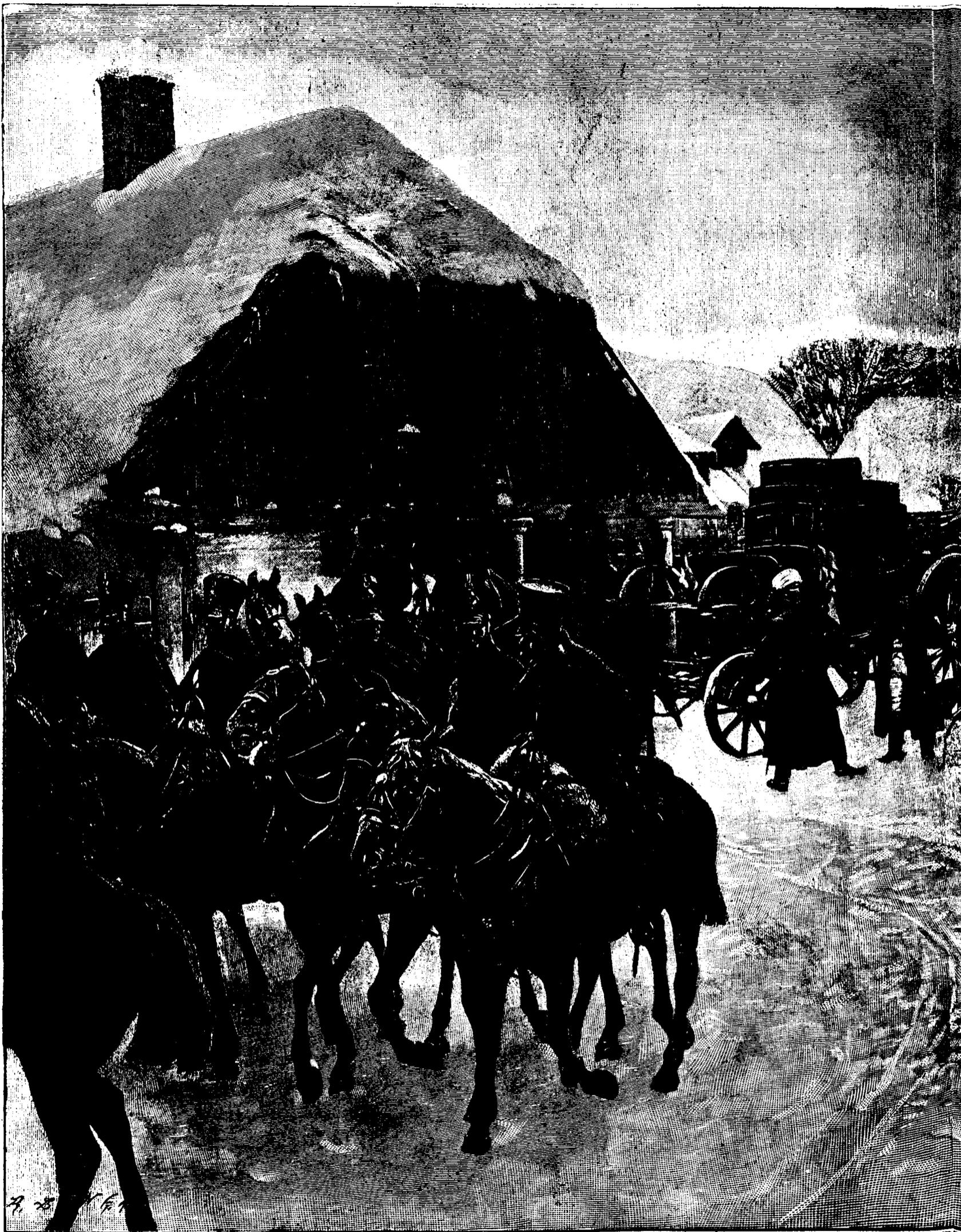
Mais il fallait une plus haute preuve de cette valeur ; le gouvernement comprit son devoir, et décerna à notre collaboratrice la plus haute récompense : une bourse de trente dollars.



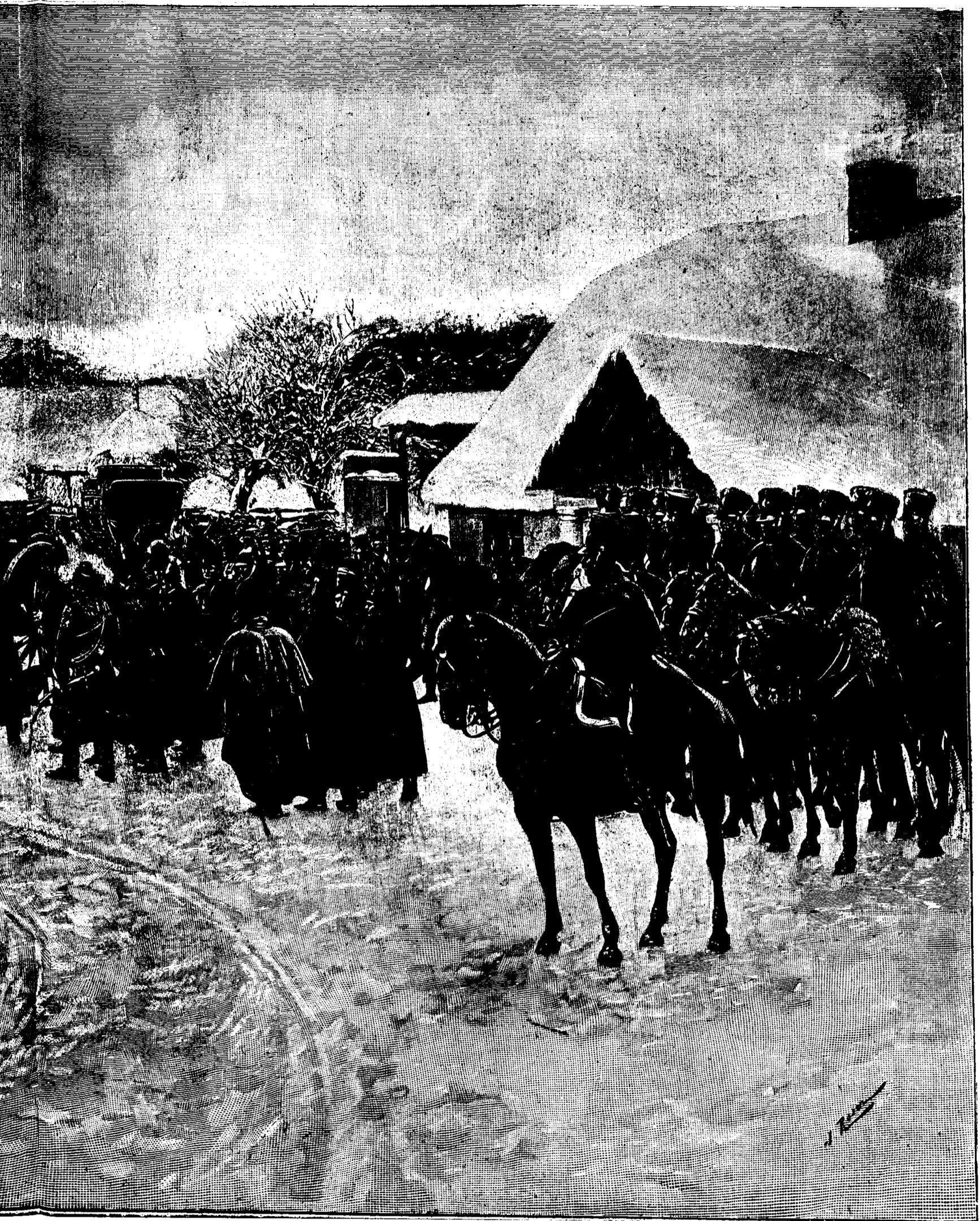
MME E. JACQUES, inst.

Nous joignons nos meilleures et nos plus vives félicitations à celles qu'a reçues déjà Mme Jacques—mais nous ne nous étonnons nullement des distinctions qui viennent à elle.

Tous nos instituteurs, toutes nos institutrices se dévouent—malgré leur tâche ardue.—F. P.



NAPOLÉON QUITTANT LA GRANDE AL



LE GÉNÉRAL MARMON ET SON CORPS D'ARMÉE (1812) POUR RENTRER EN FRANCE

MEILLEUR USAGE DE L'ABSINTHE

SONNET

Versez avec lenteur l'absinthe dans le verre,
Deux doigts, pas davantage ;—ensuite saisissez
Une carafe d'eau bien fraîche ; puis versez,
Versez tout doucement, d'une main bien légère.

Que petit à petit votre main accélère
La verte infusion : puis, augmentez, pressez
Le volume de l'eau, la main haute ; et cessez
Quand vous aurez jugé la liqueur assez claire.

Laissez-la reposer une minute encor :
Couvrez-la du regard comme on couvre un trésor :
Aspirez son parfum qui donne le bien-être !

Enfin, pour couronner tant de soins inouis,
Bien délicatement prenez le verre,—et puis
Lancez sans hésiter le tout par la fenêtre.

UN MÉDECIN.

NOS GRAVURES

ROCHEFORT EN PRISON

Tous nos lecteurs connaissent le célèbre démocrate, l'intransigeant à tous crins, qui n'a trouvé mieux, après sa Lanterne, que de créer à son image son journal l'*Intransigeant*.

Mais peu de nos lecteurs, peut-être, savent qu'il est, de naissance et de plein droit, le très haut et très noble marquis de Rochefort-Luçay—un des beaux noms de France—; il est né à Paris en 1830.

Est-ce que le farouche Robespierre ne s'appelait pas : de Robespierre ?

M. Rochefort est un réel talent—simplement dévoyé. Il attaque tout, jusqu'au gouvernement de son cœur. Sa plume incisive et mordante doit croquer, n'importe qui, n'importe quoi. Mais, par exemple, les Juifs n'ont pu le corrompre : son vieux sang français ne sait mentir. S'il attaque quelqu'un ou quelque chose, il est convaincu, il faut lui pardonner beaucoup.

Il fut condamné à cinq jours de prison, à fin février, pour diffamation (!) envers M. Joseph Reinach, rédacteur sans principes. Il déposa dans le procès Zola : en sortant du tribunal, il fut conduit en prison, accompagné des vivats d'une foule en délire, en sortait triomphalement le 5 mars.

Nous avons cru pouvoir donner une scène de la prison même : son déjeuner en tête à tête avec sa jeune épouse.—F. P.

NAPOLÉON IER QUITTANT LA GRANDE ARMÉE

En 1812, lors de la désastreuse campagne de Russie, Napoléon Ier fut obligé de quitter son armée pour rentrer en France, afin de veiller à la sûreté du pays menacé de toutes parts.

La campagne de Russie fut la plus grande faute de l'empereur : l'année précédente, s'il l'avait voulu, il pouvait signer une paix honorable que ses victoires rendaient nécessaire et souhaitée ardemment.

Ce fut dans cette campagne de Russie que Napoléon perdit ses meilleures troupes ; c'est là qu'il vit s'accomplir les paroles de l'excommunication lancée contre lui par le vénérable Pontife Pie VII disant : " Que

les armes de ses soldats, les brûlant, leur tombent des mains ! " On sait que le froid fut si terrible, que la peau des mains des malheureux soldats collait aux fusils dès qu'ils en touchaient une pièce quelconque de fer.

Qui mange du Pape en crève, a dit de Maistre.

L'INONDATION

Dès que survint la première fonte des neiges, dans la semaine du 13 au 20 mars courant, on eut à enregistrer de nombreux accidents dûs à la force des rivières changées en torrents, à la glace agissant sur les constructions comme les antiques béliers des armées romaines.

Saint-Hyacinthe, la jolie petite ville, se trouva presque entièrement envahie : nous donnons, en ce numéro, l'aspect de l'une de ses rues pendant l'inondation.

ACCIDENT DE CHEMIN DE FER

Le 16 mars, à sept heures du matin, par suites de causes inexplicables, trois wagons de marchandises roulèrent en bas du talus du pont de fer sur le " Petit Lac," de la Côte Saint-Paul, à peu de distance du canal de Lachine. Ce train venait de quitter la gare Bonaventure. Heureusement, il n'y eut aucun accident de personnes.

Nous devons la photographie des lieux à la faveur de M. J.-R. Poirier, jeune artiste de talent, no 3065, rue Notre-Dame, Sainte-Cunégonde.

VENGEANCE INDIENNE

A M. B. Suite, ami de ma famille.

Une immense clameur retentit au-delà des monts altiers ; la féroce tribu des Sioux est de nouveau sur le sentier de la guerre.

Un parti de leurs éclaireurs, le terrible tomahawk à la main, sonde les profondeurs des bois. Malheur au pauvre colon surpris par ces hyènes avides de sang : car ses os décharnés sécheront à la porte d'une hutte, et sa chevelure sanglante pendra comme trophée à la ceinture de son meurtrier.

Ils erraient ainsi depuis plusieurs jours sans avoir rien rencontré, lorsqu'à une faible distance de là, ils aperçurent une légère fumée qui montait en longues spirales, au dessus de la cime d'une touffe de pins majestueux.

C'était une petite maisonnette au toit de chaume, aux murs de bois ronds. Une jeune femme, ignorante du péril qui la menaçait, allaitait un frêle enfant en chantant d'une voix monotone, un vieux refrain du pays.

Son mari armé d'une faucille, coupait le repas d'une maigre chèvre.

Ivres de joie, les farouches indiens se précipitèrent sur leur proie : tel le rapace vautour, qui, sans danger, fond du haut des airs, sur la timide colombe.

Effrayée, par cette apparition soudaine, et si terrifiante, la jeune mère reste paralysée d'effroi... la bouche béante...

Le jeune colon adossé à un arbre, se défend avec l'énergie du désespoir. Voyant qu'ils ne peuvent s'en rendre maître par la force, les scélérats ont recours à une ruse infernale... A la vue du massacre de son

enfant, des coups qu'ils prodiguent à sa femme... le malheureux père oublie toute prudence ; et tout à sa fureur, il s'élançait sur ses bourreaux. Il n'avait pas fait dix pas, qu'une vingtaine de lances, l'envoyèrent rouler aux pieds de son épouse... La malheureuse, folle de douleur, s'enfuit éperdue... remplissant la forêt de ses plaintes.

Les feuilles des trembles frémissaient d'horreur... la cigale se tut... et le soleil pâlissant de honte, détourna pour un instant ses rayons de la scène du carnage.

L.-P. MICHELIN.

Trois-Rivières, 1898.

Mlle ANTOINETTE T.

Aux parents affligés.

La pluie tombait froide, continue, fouettant sous l'âpre souffle du vent les rares passants, et se mêlant en cascades à la fonte des neiges. O nuit lugubre ! O nuit déplorable ! O nuit de deuil et de pleurs ! tout, dans la nature, semblait s'unir aux parents et aux amis pour pleurer une âme bien plus heureuse qu'eux.

Je la connus toute jeune : elle n'avait que neuf ans, j'en comptais onze et nous jouions ensemble, nous mêlions nos rires enfantins que nous entrecoupons parfois d'innocents baisers, nous étions si jeunes ! Elle me sourit souvent depuis et je l'aimais sans toutefois pouvoir l'apprécier à sa juste valeur jusqu'à ce que le souffle de l'ange de la mort l'eût glacée... son souvenir seul me reste !

O Bossuet !

" Elle a passé du matin au soir, ainsi que l'herbe des champs ; le matin, elle fleurissait avec grâce, vous le savez ! et le soir nous la vîmes sécher. "

Elle n'avait que seize ans : une maladie " effrayante " vint nous l'enlever. Seules les paroles du grand Bossuet peuvent bien rendre la sinistre tristesse de ce samedi 12 mars 1898 :

" O nuit désastreuse ! O nuit effroyable où retentit tout-à-coup comme un éclat de tonnerre, cette étonnante nouvelle : madame se meurt ! madame est morte ! Il me semble que je vois l'accomplissement de cette parole du prophète : " Le roi pleurera, le prince sera désolé et les mains tomberont au peuple de douleur et d'étonnement. "

Consolez-vous, parents, car cette âme est au ciel !
Consolez-vous amis : elle a quitté le fiel
Des plaisirs corrompus pour une autre demeure.
Elle est morte aujourd'hui, vous mourrez tout à l'heure.
Voici que dans les cieux une étoile de plus
S'allume au firmament pour proclamer Jésus.

Si tu pouvais te lever dans la tombe, ô jeune fille trop regrettée, que nous dirais-tu ? " Ne pleurez pas, mon âme est au ciel. " Oui, nous le savons : ta piété envers la mère de Dieu aurait suffi à te procurer une palme dans les cieux ; mais comme à cette piété tu joignais la bonté et la vertu, il est incontestable que le lieu que tu habites vaut plus que tout un monde rempli de faux plaisirs. C'est donc à toi, Antoinette, de nous consoler, c'est à toi de retremper nos cœurs d'une sainte espérance. Protège-nous de là-haut, invoque pour nous le Tout-Puissant, préviens notre dernière heure.

Console tes parents. Fais leur comprendre le néant des choses humaines. Ils furent si bons pour toi, ceux

LES INCONVÉNIENTS DE LA MODE



LE MARQUIS DE LA BROUSSE ET LE COMTE DE CALINO.—Cristi ! la belle fille !



LE MARQUIS DE LA BROUSSE ET LE COMTE DE CALINO.—Rien qu'un baiser, la belle

qui te donneront le jour ! Et je jure sur ta tombe de prier pour toi tous les jours, de penser à la mort tous les jours. Adieu ! ou plutôt : Au revoir !

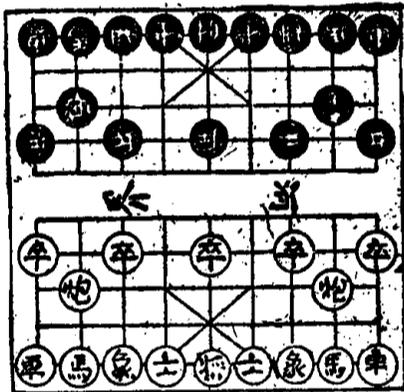
JOSAPHAT VERNER.

LES ÉCHECS CHEZ LES CHINOIS

D'après les traditions chinoises, les échecs se jouent, dans le Céleste Empire, depuis à peu près 2,000 ans. La partie chinoise, assez semblable à celle que l'on joue en Amérique et en Europe, est censée avoir été inventée en l'an 1120 avant Jésus-Christ, et semble ainsi avoir une origine indépendante de la partie indienne, comme le démontrent surabondamment les règles du jeu chinois ainsi que sa manière particulière de marquer.

Il y a soixante-douze cases, dont huit se tiennent et forment une rivière qui traverse l'échiquier au milieu, et trente-deux de chaque côté ; mais, comme les hommes se tiennent à l'intersection des lignes, il se trouve y avoir quatre-vingt-dix positions pour les seize pièces dont se sert chacun des deux joueurs, soit seize de plus que dans la partie européenne.

Les pièces ont la forme des dames. Chacune des sept sortes qu'il y a de chaque côté a son nom gravé sur une face, et on les distingue par deux couleurs : le rouge et le noir.



Les quatre cases de chaque coin constituent les quartiers-généraux du général, d'où ni lui ni ses deux secrétaires ne peuvent bouger. De chaque côté des quartiers-généraux se trouvent deux éléphants, deux chevaux et deux chariots, d'un pouvoir moindre que celui de notre Fou, de notre Cavalier et de notre Tour, bien qu'ils leur correspondent. Le chariot est la pièce la plus forte. En avant des chevaux, sont deux canonniers qui capturent comme notre Cavalier, mais se meuvent comme notre Tour. Onze soldats ou pions gardent les bords de la rivière, mais ils ne peuvent revenir en arrière une fois qu'ils l'ont traversée, à la poursuite de l'ennemi, et leur valeur n'augmente pas pas quand même ils parviennent à traverser l'échiquier. Chaque pièce se place au point où elle a capturé son pion, excepté les canonniers.

Comme le général ne peut être pris, le but de chaque joueur est de le tenir prisonnier dans ses quartiers-généraux et de l'empêcher ainsi de remuer, excepté lorsqu'il est en échec. L'absence de la reine et les mouvements limités des pions rend la partie chinoise moins féconde en combinaisons que la nôtre mais elle n'en a pas moins ses éléments d'habileté.

CONSEILS PRATIQUES

Prenez une carotte un peu large, enlevez la couronne verte du haut et creusez aussi profondément que vous pourrez cette carotte. Puis passez un fil de fer autour, pour pouvoir la suspendre devant une fenêtre, remplissez-la d'eau que vous avez soin de renouveler tous les jours, et posez un oignon de jacinthe de manière à ce qu'il trempe légèrement dans l'eau.

La carotte ajoutera à la jacinthe, que vous connaissez, un entourage de fine verdure.

Conservation d'un bouquet.—Voulez-vous faire un

bouquet, qui pendant des mois, conserve sa fraîcheur première ?

Cueillez des myosotis et mettez-en tremper les tiges dans une assiette à soupe, remplie d'eau de pluie. Placez les fleurs auprès de la fenêtre, pour qu'elles jouissent des avantages résultant de l'abondance de la lumière. Remplissez l'assiette à mesure que l'eau s'évapore.

Après trois semaines, vous verrez des racines, grosses comme un fil et toutes blanches, se montrer à la partie de la fleur qui baigne dans l'eau.

Elles formeront, peu à peu, une espèce de filet sur l'assiette.

Les fleurs resteront tout à fait fraîches, sauf celles qui étaient déjà avancées quand elles furent cueillies. Aussitôt que les racines courent dans l'eau, de nouveaux boutons se montreront pour remplacer les fleurs fanées.

THÉÂTRES

THÉÂTRE FRANÇAIS

La compagnie dramatique a fait de grands préparatifs pour la représentation de la fameuse comédie de Daly "7-10-8," qui est représentée cette semaine au Théâtre Français. On assure que la représentation sera l'une des meilleures de la saison. Le programme des variétés est supérieur à celui de l'ordinaire. Mentionnons parmi les artistes qui paraîtront dans les entr'actes, Mlle Léonard, champion bag puncher du monde ; Mlle Annie Whitney, comédienne d'un rare mérite et plusieurs autres de haute marque.

PARC SOHMER

Les directeurs de ce lieu d'amusements font leur possible pour satisfaire le public, qui devient de plus en plus exigeant. Tous les dimanches après-midi, l'immense Parc est rempli de spectateurs avides d'entendre de bonne et belle musique, du chant, danses variées, scènes comiques, etc., etc.

Portes ouvertes à une heure ; représentations à trois et huit heures.

PRIMES DU MOIS DE FÉVRIER

LISTE DES RÉCLAMANTS

Montréal.—Georges Pageau, 336, rue St-André ; D. W. Gagnon, 243, rue Ste-Elizabeth ; A.-A. Lortie, 10, rue Ste-Rose ; Mlle Blanche Archambault, 233, rue St-André ; Joseph-A. Morin, 246, rue Saint-Laurent ; Narcisse Moreau, 366, rue des Seigneurs ; Mlle Joséphine Drolet, 225A, rue Montcalm ; Mlle Charlotte Champoux, 410, rue Sangwinet ; E. Aubertin, 195, rue St-André.

Sainte-Cunégonde.—William Cauchon, 1587, rue Saint-Jacques.

Saint-Henri de Montréal.—Mlle Joséphine Villeneuve, 211, rue Saint-Ferdinand ; Mme Joseph Laramée, rue Bourget.

Québec.—Mlle Savarie, 162, rue Richelieu ; Mme Isidore Pouliot, 343, rue Richardson ; Fortuna Jérôme, 19, rue Boisseau, Saint-Sauveur ; Joseph Huard, 304, rue Saint-Valier ; Z.-E. Dompierre, 6, rue Bédard, Saint-Sauveur ; Mme P. Côté, 9, rue Jupiter ; P. Jackson, 81, rue Saint-Eustache ; Mme veuve O'Neil, 38, rue O'Connell ; Lionel Bergeron, 163, rue Massue, Saint-Sauveur ; Mme Légaré, rue Alfred, Saint-Roch.

Lévis.—P.-G. Roy.

Saint-Joseph de Lévis.—Thomas-B. Hart.

Saint-Etienne de Lauzon.—M. l'abbé A. Rouleau.

Rigaud.—Mlle Charlotte Mongenais.

St-Eustache.—François Malo.

Ottawa.—Charles Bettez, 43, rue Friel.

Valois Ville.—Mlle Clémentine L'Etang.

Saint-Hyacinthe.—M. Plamondon.

Mattawa, Ont.—Lévis et frère.

Taranton, Mass.—Gédéon Beauchemin.

Holyoke, Mass.—Mlle Emma Jasmin, 313, Main.

Salem, Mass.—Joseph Côté, 18, Dow.

JEUX ET AMUSEMENTS

LOGOGRIFFE

Comme chiffre et pronom, je suis voisin de deux. Retournez mes deux pieds, et je me sens tout honteux.

CHARADE

Quatre ou douze font le Premier,
Les coquettes par le Dernier
Se donnent des grâces nouvelles.
Aperçoivent-elles l'Entier,
Quels cris ! quelles frayeurs mortelles !

QUESTIONS ET CURIOSITÉS

No 1.—Sainte-Thérèse mourut le 4 octobre 1582 ; elle fut enterrée le surlendemain, le 15 octobre : Comment est-ce possible ?—H.-A. V.

No 2.—Où se trouve placée l'inscription suivante, et quel en est l'auteur : "Bras, tête et cœur : tout était peuple en lui."

SOLUTIONS DES PROBLÈMES PARUS DANS LE N° 723

Logogriphe.—Ane, an, ange.

Charade.—Pied-ton (piéton).

Enigme.—Le songe.

EXPLICATION DU PROBLÈME PARU DANS LE N° 724

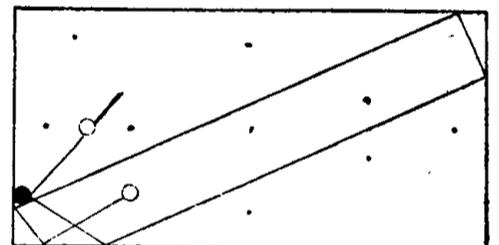
Il y a sept atouts chez l'adversaire ; votre partenaire n'a rien en cœur, le troisième pas mieux en trèfle. Si le premier joue atout, vous prendrez seulement la troisième levée et jouerez vos trois autres atouts, ensuite pique ou trèfle selon les indications. Prenant dès le début, vos atouts peuvent être pris par des surcoupes, et d'autre part vous ne sauriez où porter l'attaque.

En principe, lorsque vous craignez une longue couleur à gauche, tâchez d'obliger l'adversaire à faire lui-même l'ouverture.

Ont deviné : Joseph Faille, Laprairie ; Rachel L. H., Florette D., P. D., La Baie ; Gilberte, Québec ; Fédora Chamberland, Québec ; J. Larose, Montréal.

LE BILLARD

COUPS DE FANTAISIE PAR LUCIEN PIOT



Attaquer sa bille bas, un peu à gauche. La rouge trois quarts plein. Coup de queue sec et assez fort.

GRAVURE-DEVINETTE



Un des chasseurs.—Voyez-vous le lion ? Nous ne pourrions camper ici !
Les autres.—Où est ce lion ?

LES DEUX GOSSES

PREMIÈRE PARTIE

CE QUE DURE LE BONHEUR

(Suite)

M. de Kerlor s'élança vers le funèbre cortège. En proie à une angoisse terrible, il examina M. de Saint-Hyrieix, car c'était bien lui.

Firmin, les yeux clos, la bouche béante, semblait avoir exhalé son dernier souffle ; cependant, on ne pouvait encore se prononcer.

—Vite ! au château de Kerlor ! commanda Georges.

Il courut en avant pour que tout fût préparé à l'arrivée du moribond.

—Mon Dieu ! gémissait le comte, Carmen est morte ! Et je ne l'ai pas retrouvée !

Il entendit le bruit d'une voiture ; c'était celle du Dr La Roche ; le médecin venait en hâte, à la nouvelle de la catastrophe, pour donner des soins aux naufragés, s'il n'était pas trop tard, hélas !

Georges dit au docteur :

—Sauvez M. de Saint-Hyrieix.

Les hommes qui transportaient Firmin s'arrêtèrent.

Le médecin s'empressa à ses côtés.

Au bout d'un quart d'heure le vieux praticien s'écria :

—Il n'y a rien à craindre.

Et il se remit à l'œuvre.

XL

JEAN DE KERLOR

Georges de Kerlor précédait le cortège qui ramenait M. de Saint-Hyrieix.

Le comte était dans un état de surexcitation extraordinaire.

Comment allait-il apprendre à sa mère et à sa femme l'effroyable malheur ?

Il était inutile d'en douter : Carmen avait péri dans les flots !

Georges était affolé de douleur. Il pensait au désespoir atroce de sa mère, au violent saisissement auquel Hélène serait en proie.

Dans la position de la jeune femme, une aussi terrible nouvelle pouvait avoir des conséquences auxquelles le mari ne songeait pas sans frémir.

Il se révoltait contre la destinée, ne voulant pas se rendre à l'évidence ; une pareille calamité n'avait pu s'abattre sur les hôtes de Kerlor ; il s'obtenait à conserver une dernière lueur d'espérance.

Il franchit en courant le distance qui le séparait du château.

Il arriva haletant, et jeta cette question au serviteur qui lui ouvrit la porte :

—Mme de Saint-Hyrieix !

Et très pâle, il s'appuya contre un arbre.

Le domestique répondit avec empressement, car il avait appris le sinistre :

—La sœur de monsieur le comte est arrivée ! ...

—Saine et sauve ?

—Oui, monsieur le comte.

Georges poussa un cri de joie.

Avant qu'il se fût précipité dans l'allée, il voyait apparaître sa mère, sa sœur et Hélène.

Elles l'attendaient.

C'était à lui de dissiper maintenant leurs autres alarmes.

Dès qu'il fut à portée d'être entendu, il s'écria :

—On ramène Saint-Hyrieix ! Il est vivant.

Il tomba dans les bras de Carmen, qui était blanche comme une morte.

—Ma chère Carmen... Ma petite Carmen, balbutia Georges. Te voilà donc... Ah ! je me disais aussi que Dieu n'aurait pas voulu nous séparer.

La douairière répondit, pendant que le frère et la sœur s'embrassaient éperdument :

Oui, ta sœur est sauvée par un miracle... .

Georges continua :

—C'en est un autre qui m'a permis de retrouver Saint-Hyrieix au moment même où il semblait perdu sans rémission.

Carmen se dégagea de l'étreinte de son frère. Elle prononça :

—Mon mari est blessé ?

—Le Dr La Roche m'a affirmé qu'il n'y avait rien de grave... .

On ramène Firmin... .

—Allons au-devant de lui, dit Hélène.

—Oui, oui... . fit précipitamment Carmen, sous le coup d'une grande émotion... . Je dois... . Il faut... .

—Rassure-toi, ma mignonne, se hâta d'ajouter M. de Kerlor, qui mettait le trouble de sa sœur sur le compte de l'angoisse, je t'assure que ton mari ne court plus de danger.

Mme de Saint-Hyrieix voulut descendre les marches du perron ; mais elle était défaillante et dut se cramponner nerveusement à la rampe pour ne pas tomber.

Le cortège apparaissait dans l'allée des chênes.

Georges offrit le bras à sa sœur ; elle s'y appuya et réussit à marcher.

La jeune femme faisait les plus violents efforts pour recouvrer son sang-froid, mais elle était éperdue.

Elle sentait un grand vide dans son cerveau ; elle souffrait le martyre.

Georges et Carmen arrivèrent auprès de la civière improvisée.

Le docteur avait fait un premier pansement à Saint-Hyrieix, débarrassant son visage de toutes les végétations qui lui donnaient un aspect si terrifiant.

Saint-Hyrieix n'avait que de légères blessures ; mais la commotion morale avait été des plus rudes.

Cependant, le naufragé venait de reprendre connaissance. Il ouvrait des yeux égarés à droite et à gauche.

—Firmin ! dit M. de Kerlor en lui serrant la main, vous nous reconnaissez ?

Le son de la voix de Georges eut un effet des plus salutaires sur l'esprit de Saint-Hyrieix.

Il se souleva et passa la main sur le front.

Son premier mot fut pour sa femme.

—Carmen !

Le visage du mari devint rayonnant.

—Ah ! continua Firmin en respirant plus librement, je crois que nous l'avons échappé belle.

Les serviteurs du château vinrent prendre la place des pêcheurs et transportèrent le diplomate dans un lit bien chaud.

Le Dr La Roche arriva à son tour et il se prononça catégoriquement.

M. de Saint-Hyrieix, après quelques heures de repos, ne ressentait presque plus rien.

La syncope prolongée, survenue au moment où le navire sombrait, avait eu pour effet de suspendre chez Firmin les fonctions de la vie.

L'appareil respiratoire ne fonctionnant pour ainsi dire plus, l'asphyxie n'avait pu faire complètement son œuvre.

La déperdition de chaleur naturelle par suite du séjour dans la mer avait été insignifiante chez un homme qui se trouvait dans cette singulière léthargie.

Le bon docteur rappela que le cas de Saint-Hyrieix n'était nullement exceptionnel.

—Docteur ! dit Firmin, vous m'avez rappelé à la vie.

—C'est M. de Kerlor qui vous a sauvé et non pas moi.

—Aussi, mon cher Georges, dit Saint-Hyrieix avec la plus profonde effusion et le plus grand accent de sincérité, croyez que ma reconnaissance sera éternelle.

M. de Kerlor répliqua :

—J'ai fait mon devoir... . Je suis persuadé que tout le monde a fait le sien... . N'est-ce pas ton avis, ma chère Carmen ?

La jeune femme ne répondit pas.

La comtesse demanda au médecin s'il avait pu arracher d'autres malheureux à la mort.

Le vieux praticien déclara que cette joie ne lui avait pas été réservée ; mais il se pouvait très bien que d'autres naufragés eussent été recueillis sur des plages voisines.

Saint-Hyrieix s'écria soudainement :

—Quelle effroyable chose, mes enfants, qu'un naufrage... .

Il frissonnait encore en y songeant.

Au moment où le docteur La Roche allait prendre congé des hôtes de Kerlor, Hélène tout à coup eut un éblouissement et tomba sur un fauteuil.

L'émotion causée par ces dramatiques événements précipitait chez la jeune mère le dénouement attendu quelques jours plus tard.

Le médecin comprit sur-le-champ ce qui se passait et il en prévint Georges.

Le lendemain, à huit heures du matin, Hélène avait un fils.

Georges n'était plus le dernier de sa maison.

Un fils ! Un rejeton pour perpétuer la noble race des Kerlor et des Penhoët !

Georges connut un de ces bonheurs qu'il est impossible de rêver.

Hélène, bien pâle, bien faible pourtant, portait une expression de joie surhumaine sur son beau visage que la souffrance avait contracté pendant de longues heures.

Sa félicité se doublait de celle de Georges. Elle remerciait ardemment Dieu qui venait de donner la suprême consécration à leur mariage, prouvant une fois de plus que Georges et Hélène étaient bien faits l'un pour l'autre et qu'ils s'étaient rencontrés à l'heure assignée par sa divine Providence.

L'orgueil la de douairière fut extrême.

La mère de Georges et de Carmen devenait aïeule.

Elle avait un petit-fils ! Un superbe garçon en qui revivraient les vertus de la famille, qui perpétuerait la gloire des ancêtres.

Quand il ouvrirait les yeux il regarderait sa grand' mère et il lui sourirait.

Dès ses premiers balbutiements de bébé, il joindrait aux noms de " papa et de " maman " le nom de mère-grand ", dont la vieille comtesse se montrerait si fière.

Combien la digne femme était récompensé de n'avoir finalement écouté que la voix de son cœur, au moment critique où la paix de sa maison pouvait s'anéantir à jamais à la suite du plus lamentable drame.

Elle avait cessé d'être comtesse pour redevenir mère ; elle avait l'immense satisfaction de voir le couronnement de son œuvre.

Georges et Hélène s'adoraient éperdument ; la naissance de leur enfant fixait à tout jamais leur bonheur.

Carmen était ravie.

Il avait fallu cet événement pour que ses lancinantes préoccupations fissent trêve.

Comme c'était bon d'être mère !

Comme ce petit être devait rendre la vie plus fortunée et chasser l'ombre d'une pensée impure !

La douairière demanda que le petit garçon fût appelé Jean.

C'était le nom de celui des Kerlor qui avait fait construire le château.

Jean de Kerlor, dans son berceau, au milieu des dentelles, dormait, ses petits poings sur les yeux.

Il semblait né pour vivre très heureux. Est-ce que tout ne lui avait pas souri dès qu'il avait fait son entrée dans ce monde ?

Le tendre souffle maternel qui l'enveloppait ne le protégerait-il pas contre tous les périls ?

Jean de Kerlor n'était pas un privilégié du sort ? La vie serait-elle autre chose pour lui qu'un perpétuel enchantement ?

Il dormait, le cher mignon, à l'âge où l'on ne rêve pas encore.

Sa mère et sa grand'mère, ses deux anges gardiens, appelaient sur lui les bénédictions célestes.

Hélène goûta alors le repos dont elle avait tant besoin.

Le docteur, qui s'était installé à Kerlor en permanence, vit avec la plus grande satisfaction que tout marchait à ses souhaits.

La maman ne lui donnait plus aucune inquiétude ; Carmen avait passé la nuit auprès de sa belle-sœur ; le bébé était admirablement constitué et affirmait son droit à l'existence par de petits cris qui indiquaient le parfait fonctionnement de ses organes.

La nourrice était toute trouvée, Annette Kerjean, qui avait épousé Tanguy, le garde-chasse, l'année précédente, et qui se trouvait elle aussi, mère d'un robuste gars.

Enfin, toujours suivant les prévisions du bon docteur, M. de Saint-Hyrieix était debout, ne se ressentant aucunement des suites de sa tragique aventure.

La preuve que le diplomate était remis, c'est qu'il avait déjà dit :

— Je pars ce soir.

Et comme on s'étonnait autour de lui, il avait ajouté :

— J'ai des renseignements de la plus haute importance à communiquer au ministre des affaires étrangères.

Du moment où M. de Saint-Hyrieix parlait de l'arche sacrosainte du quai d'Orsay, il n'y avait plus aucun doute à conserver ; il était absolument rétabli.

La comtesse douairière fut un peu alarmée.

— Mais, Firmin, dit-elle, vous allez commettre une imprudence. Ne pouvez-vous attendre quelques jours ?

Saint-Hyrieix redressa la tête, comme un homme qui porte dans son puissant cerveau les plus extraordinaires combinaisons politiques.

Il eut un sourire qui voulait en dire long sur les secrets dont il était dépositaire et il répondit :

— Impossible, ma chère comtesse ; le moindre retard serait préjudiciable à la France et me nuirait dans mon avancement.

Le Dr La Roche réitéra l'assurance que le diplomate était parfaitement en état de se rendre à Paris.

Personne ne présenta plus aucune objection. Firmin alla se reposer dans sa chambre pour mettre ses notes en ordre.

Cette fois, il ne serait pas dérangé dans ce travail comme il l'avait été à bord du *Prins-Hendrik*.

Saint-Hyrieix devait quitter Kerlor vers deux heures de l'après-midi. On déjeuna en famille.

Georges et Carmen avaient manifesté l'intention de rester auprès d'Hélène ; la jeune mère s'y était opposée ; il ne fallait pas que Firmin fût délaissé au moment où il se préparait à s'éloigner.

Pendant le repas, M. de Saint-Hyrieix, après une longue conférence sur les constitutions européennes, s'écria sans beaucoup de transition :

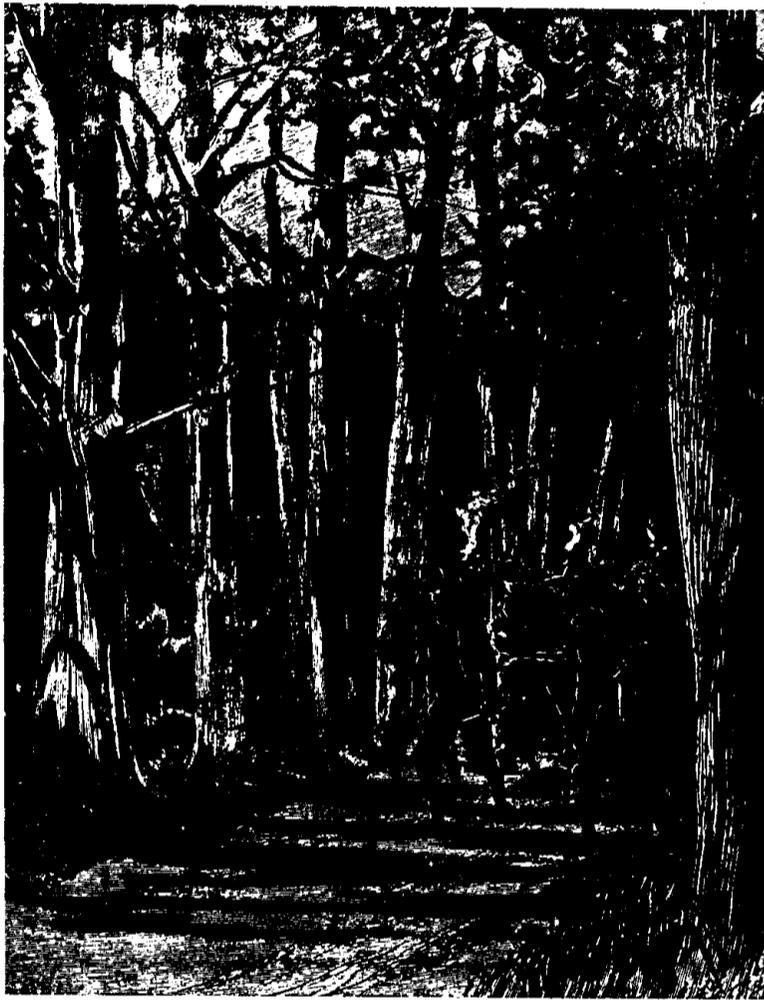
— On n'a toujours pas de nouvelles de notre ami ?

— Aucune, répondit M. de Kerlor.

— Je suis désolé de partir sans savoir ce que ce pauvre d'Alboize est devenu.

La désolation de M. de Saint-Hyrieix lui fut épargnée, car, au moment où il sortait du château, dans la voiture qui le conduisait à Brest, d'où il prendrait le train pour Paris, le capitaine d'Alboize apparut.

Saint-Hyrieix s'écria :



Le cortège apparaissait dans l'allée des chênes.—Page 764, col. 2

— Ah ! que je suis heureux, mon cher capitaine !

L'officier ne parvint à se dominer qu'au prix d'un violent effort. Il répondit :

— Moi-même, je redoutais un malheur... Je vois que...

— Sauvé ! mon cher capitaine, et savez-vous par qui ? Par mon beau-frère Georges de Kerlor... Il vous racontera comment le fait s'est produit... Ah ! il était temps ! On a bien failli me perdre.

Robert était trop bouleversé pour remarquer avec quelle insistance M. de Saint-Hyrieix s'étendait sur sa diplomatique personne.

Firmin poursuivit :

— On vous racontera tout cela au château.

— Je venais prendre de vos nouvelles... Je vous assure que je ne pouvais vaincre les plus affreuses appréhensions.

— Merci de cette sollicitude... Je vous jure bien, mon cher d'Alboize, que j'ai été moi-même inquiet en pensant à vous... Ma femme partageait mes trances à votre égard... La chère enfant a couru également les plus redoutables dangers... Enfin, nous sommes sains et saufs tous trois, c'est le principal... Mais je n'oublierai jamais cette horrible catastrophe.

Saint-Hyrieix tendit la main à d'Alboize et il conclut :

— Aussi, quand on a triomphé ensemble de telles épreuves, l'es-

time qu'on éprouvait l'un pour l'autre devient l'amitié la plus indissoluble.

L'officier s'inclina.

Heureusement pour lui, l'entrevue fut très courte.

Toussaint, sur le siège, attendait le signal du départ pour Brest. Saint-Hyrieix voulut que Robert s'engageât à rester à Kerlor jusqu'à ce que lui, Firmin, y revint.

L'absence du diplomate ne pouvait excéder une quinzaine de jours ; du moins, c'était son opinion.

M. d'Alboize ne répondit qu'évasivement. Après une dernière poignée de main la voiture s'éloigna.

Alors, Robert vit dans l'allée Carmen et Georges, qui revenaient de souhailer un bon voyage à M. de Saint-Hyrieix.

Georges se montra très chaleureux ; il félicita le jeune homme d'avoir échappé au naufrage.

Georges de Kerlor annonça à l'officier la naissance de Jean.

Ce fut d'Alboize qui complimenta à son tour le mari d'Hélène.

— Vous nous restez, ajouta Georges. . . . Demain, je l'espère, vous pourrez présenter vos hommages à ma femme. . . . Dès aujourd'hui vous allez saluer ma mère.

Robert répliqua en remerciant le châtelain.

L'officier acceptait une invitation si cordiale ; toutefois, il ne pourrait séjourner à Kerlor que deux jours, car il fallait qu'il se rendit à Paris.

Il avait des rapports à soumettre au comité supérieur de l'artillerie, touchant les nouvelles poudres explosives, récemment découvertes en Suède par un illustre chimiste.

— C'est un peu la situation de Saint-Hyrieix, dit le comte. Mais vous n'allez pas voir le même ministre, quoique les Affaires Etrangères aient de fréquents rapports avec la guerre.

XLI

L'IVRESSE

Claudinet avait un peu plus de deux ans.

Il ne demandait qu'à vivre, le cher mignon ; il grandissait ; il marchait comme un tout petit homme.

Quand il restait quelques jours sans tousser, il était superbe et sa joie exaltait sa mère, qui le dévorait de baisers ; mais au moindre changement de température, le pauvre enfant redevenait souffreteux ; ses yeux étaient de nouveau abattus ; la fièvre le reprenait ; il implorait sa mère pour qu'elle le prit sur ses genoux et endormit ses souffrances.

Rose retrouvait toutes ses angoisses ; puis, elle réagissait sur elle-même.

Les crises s'espaçaient de plus en plus, selon son avis ; elle finiraient par disparaître ; Claudinet n'avait qu'une croissance pénible.

Le médecin lui avait dit que certainement l'enfant était frêle, mais qu'avec beaucoup de précautions, on arriverait à lui faire atteindre un âge où le danger serait moins imminent.

Claudinet n'était pas le seul bébé qui eût été chétif à l'aurore de sa vie et qui deviendrait quand même un solide garçon quand il parviendrait à l'adolescence.

Le bon docteur citait à la tireuse de cartes l'exemple de centaines qui avaient été "condamnés" au moment où ils avaient fait leur entrée dans le monde.

Rose voulait se rassurer ; il fallait qu'elle se rassurât ; n'avait-elle pas eu sa part d'épreuves ?

Ce n'était pas toujours les mêmes qui devaient pleurer.

La pauvre femme, qui portait le deuil du sapeur-pompier, ne vivait que pour Claudinet ; elle ne s'apercevait pas encore qu'elle était beaucoup plus malade que son fils, bien qu'elle changeât à vue d'œil.

Au moment où François Champagne était mort, il aurait fallu un miracle pour que la phtisie suspendit son œuvre chez Rose.

Ce miracle s'est vu ; il se verra toujours. Il n'y a pas d'affections incurables, quand la capricieuse nature se décide à réagir vigoureusement ; toutefois, lorsque le mal n'a pas été conjuré à l'heure précise où il reste une lueur d'espoir, la science n'a plus qu'à s'incliner.

Elle pourra peut-être prolonger l'existence précaire de la malheureuse créature, mais à la condition que le chagrin ne viendra pas activer le sourd travail de désagrégation, qui ronge, qui dévore, qui détruit les organes attaqués par l'implacable férocité de la tuberculose.

En voyant son mari rendre le dernier soupir, Rose avait reçu le coup de grâce. Ses jours étaient limités.

Pourtant aucun pressentiment funèbre n'était venu l'avertir.

La tireuse de cartes venait de se lever. Elle s'était habillée avec précaution pour ne pas troubler le sommeil de Claudinet.

Dans la nuit, l'enfant s'était réveillé ; il avait eu une quinte d'un

quart d'heure ; sa maman lui avait fait prendre une cuillerée de la potion que le docteur avait prescrite en pareil cas.

Claudinet avait fini par se rendormir en murmurant :

— Mémère. . . . apus. . . . bobo. . . .

Mais il fallait que le petit garçon rattrapât ces moments d'insomnie.

La femme de ménage vint à l'heure habituelle ; Rose lui recommanda de ne pas faire de bruit.

La journée commença par la visite de la bouchère de la rue Fontaine-au-Roi.

Les cartes ne se prononcèrent pas catégoriquement.

La bouchère se montra très peu rassurée et assez mécontente de l'oracle, qui avait manqué de franchise.

— L'autre fois, s'écria la bouchère, j'avais été fixée tout de suite.

Rose ne répondit que par un geste évasif.

Rageusement la commerçante poursuivit :

— Mettez-vous à ma place, Mme Fouilloux, est-ce que vous croyez que c'est une position pour moi, une femme dans le commerce ?

— Dame ! Oui, c'est ennuyeux !

— Que me conseillez-vous ?

— Rien, répliqua Rose froidement. . . . Il n'y a que les cartes qui puissent vous répondre.

— Elles ne l'ont pas fait.

— Ce sera pour une autre fois, peut-être.

— C'est ça !. . . . Vous vous imaginez que cela m'est facile de quitter ma caisse pour venir vous consulter.

— Que voulez-vous ? murmura Rose, d'un ton résigné.

— Que voulez-vous ? murmura Rose d'un ton résigné.

— Je veux, je veux. . . . Vous le savez bien. . . . Je veux que mon mari ne fréquente plus les cabarets.

Et la bouchère de la rue Fontaine-au-Roi partit en faisant claquer la porte très fort.

Cela n'avait plus d'inconvénient, car le petit Claudinet était réveillé depuis cinq minutes.

L'enfant, grâce à la potion calmante, avait bien dormi.

En ouvrant les yeux, il s'était mis à sourire et à jouer tranquillement dans son lit.

Rose entendit un léger mouvement, elle alla dans la chambre à coucher.

— Maman, maman, dit Claudinet, bonjour, maman.

Il tendit les bras, Rose l'embrassa et le regarda avidement pour voir s'il restait des traces de l'indisposition de la nuit.

Une fois de plus, la maman se rassura.

La concierge apporta une lettre.

Rose eut un mouvement d'impatience en voyant l'enveloppe, car elle ne reconnaissait que trop l'écriture ; en outre le cachet de la poste de Brest l'édifiait.

— Elle ne va donc pas me laisser tranquille ! s'écria la tireuse de cartes en déchirant fébrilement l'enveloppe grossière qui contenait la prose de Zéphyrine. . . . Je suis sûre qu'elle me demande encore de l'argent.

Rose ne se trompait pas ; son sens divinatoire n'avait pas besoin de s'exercer en cette occurrence ; elle savait que sa cadette ne lui écrivait que pour lui réclamer des subsides.

Cette fois, la somnambule, dûment stylée par La Limace, avait trouvé des raffinements d'expressions inusitées où elle affirmait les plus nobles sentiments.

Très énervée, Rose lut cette épître :

" Ma chère sœur,

" Je t'écris pour te faire savoir que je suis toujours en Bretagne. Les affaires n'y sont pas brillantes ; seulement, j'ai résolu d'y rester encore quelques mois, si cela ne te contrarie pas.

" Je suis bien étonnée que tu n'aies pas répondu à ma dernière lettre.

" J'avais besoin du petit service que je te demandais ; la toiture de mon entresort ne tient plus. Tu comprends que, moi, je ne suis pas établie comme toi, j'ai encore besoin d'être aidée.

" Je t'aurais rendu cet argent. Tu sais à quel point je t'aime. Quand on a de la famille, c'est pour vivre en bonne intelligence. Aussi, en voyant que tu ne me répondais pas, je me suis demandé ce que tu avais, ne supposant pas que tu pouvais te plaindre de moi. Je n'ai rien fait pour cela.

" Aussi, ma chère Rose, je suis sûre que tu ne voudras pas me laisser dans l'inquiétude.

" Envoie-moi la somme de trente francs. Je n'aurai plus recours à toi, car il est bon que je t'apprenne qu'il s'est passé du nouveau pour moi.

A suivre

ECOLE LITTERAIRE

La dernière réunion qui a eu lieu au Château de Ramesay le 11 du mois de mars était nombreuse et la soirée nous a paru très intéressante.

Trois demandes d'admission ont été produites, l'une a été rejetée immédiatement et les deux autres ont été soumises au comité de critique.

Il a été décidé de procéder aux élections semi-annuelles, vendredi le 18 mars courant.

Ensuite, M. le Dr J.-N. Legault a lu une satire : *Le Siècle où nous vivons* ; M. H. Desjardins a lu un sonnet : *Classique* ; M. Firmin Picard une belle légende en vers : *Le chemin du ciel* et M. A. de Bussières, à peu près guéri de la maladie qui l'a cloué au lit durant quelque temps, a bien voulu déclamer quelques uns de ses jolies sonnets.

CHOSSES ET AUTRES

—Le velours est plus que jamais en faveur pour la garniture des costumes de laine. On en fait des collets, des manches, des empiècements, etc.

—Les Chinois ne se servent ni de cuillère, ni de fourchette ; ils portent la nourriture à leur bouche avec de petits bâtons d'environ huit pouces de long.

—En Turquie, on ne peut saisir la maison qu'habite un débiteur et on doit lui laisser assez de terre pour la culture des légumes nécessaires à son entretien.

—D'après un journal protestant que nous avons sous les yeux, il y a aux Etats-Unis 11,000,000 d'enfants qui ne reçoivent aucune instruction religieuse.

—Mgr Langevin a l'intention de partir vers le commencement du mois de mai pour Paris, où il prendra part à l'élection d'un nouveau général de l'ordre des Oblats.

—Le prince Albert de Belgique, fils de comte de Flandre et neveu du roi des Belges, arrivé à New-York, voyage incognito sous le nom de comte de Réthy, et est accompagné d'un officier d'ordonnance et de son médecin particulier.

—On signale l'apparition dans le royaume de la mode, de blouses de soie munies de ceintures et de plus ayant par derrière une petite basque d'habit. Cette blouse est admise en soirées intimes.

A QUOI BON

Courir d'un remède à l'autre sans rime ni raison, quand vous avez le *Baume Rhumal* qui soulage de suite et guérit en un rien de temps.

—Sommaire de la *Nouvelle Revue*, du 1er mars 1898 : La société de Nice I., Prince de Valori ; Une psychologie de Robespierre I., M. A. Albalat ; Le soleil des morts II., M. C. Mauclair ; A propos d'un livre de M. André Lebon, M. C. Scheffer ; Les explorateurs du Pôle Nord, M. A. Roussin ; Le code du travail, M. Wickersheimer ; La protection de l'enfant, M. H. d'Almeras ; L'île d'Hai-Nan, M. F. Murry ; Encore quelques anecdotes, Comte Dimitri Aprazin ; L'enfance d'un rêveur, M. E. Hollande ; Lettres sur la politique extérieure, Mme Juliette Adam.

La quinzaine : Les provinces ; L'armée ; La marine ; Les colonies ; La critique littéraire ; La critique dramatique ; Les sciences ; Bibliographie ; Le carnet mondain ; Conseils, mode, table des matières.

Administration et rédaction, 28, rue de Richelieu, Paris. Les abonnements partent du 1er et 15 de chaque mois.

IL EST POPULAIRE

La popularité du *Baume Rhumal* est due à son action prompt et énergique contre les affections de la gorge et des poumons. Partout 25c la bouteille.

—Les monnaies d'or frappées à l'effigie des nations se répartissent comme suit, d'après un rapport du ministre des finances du gouvernement français : France, \$800,000,000 ; Etats-Unis, \$720,000,000 ; Allemagne, \$680,000,000 ; Grande-Bretagne et Russie, \$600,000,000.

TOUT L'UNIVERS

En Amérique, en Europe, en Chine, en Afrique, partout du Nord au Sud, de l'Est à l'Ouest, vous trouvez le témoignage des bienfaits produits par le *Baume Rhumal*.

NOUVELLES A LA MAIN

—Avez-vous donné de l'eau fraîche à mes poissons rouges ?

La bonne. — Non, madame. Ils n'ont pas fini de boire celle que je leur ai donnée l'autre jour.

Guy. — Aimeriez-vous mieux une femme qui joue du piano ou une femme qui joue du violon ?

Gaston. — Incontestablement, celle qui jouerait du violon.

Guy. — Pourquoi ?

Gaston. — Parce que vous pouvez jeter un violon par la fenêtre, tandis qu'un piano, c'est difficile.

Au temps où il était missionnaire, rapporte Monseigneur Miollis, un jeune prêtre vint un jour à Digne et demanda à voir l'évêque. Il voulait être confirmé. Mgr Miollis était à table avec ses vicaires généraux ; immédiatement, il fit introduire le naïf montagnard.

—Tu veux recevoir la confirmation, petit ? Eh bien ! que sais-tu ?

—Je sais le *Pater* et l'*Ave*

—Eh donc ! tu ne sais rien autre ?

—Je sais siffler.

—Siffle donc un peu.

L'enfant introduit deux doigts dans sa bouche et siffle avec la modération que la bienséance lui prescrit en présence de si augustes personnages.

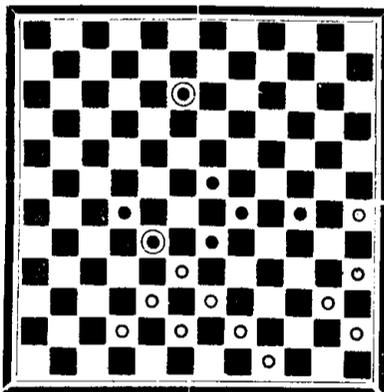
—Comment ! tu ne siffles pas plus fort dans la montagne ?

—Ah ! que si ! dans la montagne je siffle plus fort, parce que les bêtes sont plus loin ! mais ici elles sont tout près !

LE JEU DE DAMES

PROBLÈME No 212

Composé par M. C.-E. St-Maurice, fils Noirs—7 pièces



Blancs—11 pièces

Les blancs jouent et gagnent

SOLUTION DU PROBLÈME No 211

Blancs		Noirs	
42	36	29	42
30	24	18	29
28	21	14	27
50	46	39	52
67	61	28	15
38	32	15	48
60	54	35	35
54	2	19	32
2	59	gagnent	

LA PATRIE fait des progrès...

Tout le monde le dit et ses lecteurs augmentent de beaucoup tous les jours.

LA PATRIE...

Est le journal français le mieux renseigné. Son organisation est complète. Service télégraphique spécial. Correspondants particuliers dans tout le Canada et les centres canadiens des Etats-Unis. Les nouvelles politiques ont une attention toute spéciale.

LISEZ "LA PATRIE."

Consommation Guérie

La consommation peut-être guérie ; sûrement et radicalement guérie. Nous avons plusieurs cas à l'appui de cette prétention. De nombreux cas déclarés sans espoir par d'éminents physiciens, ont été guéris par le remède "Cannabis Sativa" du Dr Steven, —spécifique de la nature pour toute les maladies de la gorge et des poumons. J'ai une si grande foi en l'efficacité du remède "Cannabis Sativa ;" je suis si convaincu qu'il guérira la consommation, le catarrhe, l'asthme et tous les maux de la gorge ou des poumons que j'enverrai un paquet suffisant pour douze jours de traitement, absolument sans charge, droits payés, à toute personne souffrante qui m'enverra un exposé exact de son état. Je ne dis pas qu'un paquet effectuera une guérison complète, mais je crois qu'il en résultera une si grande amélioration que le traitement sera continué jusqu'à guérison complète.

GRATIS

"Je ne saurais vous dire quel changement un paquet de "Cannabis Sativa" a opéré en moi. J'avais une terrible toux, j'étais démolie et sans forces ; ma peau était sèche et couverte de taches brunes. Mes amis n'avaient aucun espoir de me voir revenir à la santé. Ils disaient qu'il était inutile de me procurer le remède ; mais j'avais été guérie du catarrhe par lui et l'avais recommandé à d'autres qui avaient été soulagés. Je commençai à aller mieux aussitôt que j'en fis usage ; et quand il fut fini, ma toux avait disparu ; au bout de quelques semaines j'étais capable de travailler comme à l'ordinaire. Les taches de la peau se sont effacées et ne sont pas reparues.

"Je n'éprouve plus dans les poumons ce malaise que j'ai enduré pendant des années, et depuis mon enfance je n'avais pas passé un hiver sans rhumatisme jusqu'à ce jour. Je n'en ai pas eu la moindre attaque cet hiver dernier. Je vous souhaite toutes sortes de succès et prie Dieu de vous bénir dans votre louable ouvrage.

MME JOHN ELLIOTT, Richard's Landing, P.O., Ont.

W. A. NOYES, 820, Powers Block, Rochester, N.-Y.

CONSOMPTION GUERIE

Un ancien chimiste retiré des affaires, reçut un jour d'un missionnaire de l'Est des Indes, la formule d'un simple remède végétal guérissant radicalement et sûrement, et pour toujours, la consommation, la bronchite, le catarrhe, l'asthme et en général toutes les affections lentes. Ce remède agissait également d'une façon radicale sur la débilité nerveuse, sur toute maladie des nerfs.

Dans des milliers de cas, les effets de cette médication furent remarquables et rien ne s'oppose plus à ce que la formule soit communiquée à tous ceux qui souffrent. Je me ferai donc un plaisir de la donner avec la manière de l'employer, en allemand, en français ou en anglais, il suffira de joindre un timbre pour la réponse. — Indiquer ce journal en écrivant. — S'adresser à W. A. NOYES, 820, Powers Block, Rochester, N.-Y. (Etats-Unis).

PLUS D'ASTHME
Oppression, Catarrhe,
PAR LES
CIGARETTES CLÉRY
et la **POUDRE CLÉRY**
Ont obtenu les plus hautes récompenses
Gros : D^r CLÉRY à Marseille (France)
Dépôt dans toutes les Pharmacies.

Trente ans de succès
GUÉRISON CERTAINE
en 24 heures
sans COLIQUES ni NAUSÉES
sans AUCUNE PÉRIODISATION
ni avant
ni après
du
VERSOLITAIRE
par les
CAPSULES L. KIRN
à l'extract d'éthérée
de FOENICUL NÉO Pur
sans Calomel.
M. Kirn se garantit l'efficacité que ses Capsules qui portent sa signature.
PARIS, Pharmacie HAVROU,
54, Boulevard Edgar-Quinet
et dans toutes les bonnes Pharmacies.

LE MONDE MODERNE Grande Revue mensuelle Magazine français convenant à toute la famille. 250 articles et 2,400 gravures, le tout inédit. Pour apprécier son importance, demander, 5, rue St-Benoît, Paris, un spécimen complet, qui sera envoyé gratuitement. A bonnement : un an \$4.00 ; six mois \$2.50 ; trois mois \$1.20 ; un numéro, 30c.

Flacon : 5 fr. Franco : 5 fr.
PURETÉ DU TEINT
Étendu d'eau le
LAIT ANTÉPHELIQUE
ou **Lait Candès**
Dépuratif, Tonique, Désinfectant, dissipe Hâle, Rougeurs, Sides précoces, Rugosités, Boutons, Eruptions, etc., conserve la peau du visage claire et unie. — à l'état pur, il nettoie, on le sait, Masque et Taches de rousseur.
11 date de 1849
CANDÈS, Paris
St-Denis, 12

LA NOUVELLE REVUE

18, Boulevard Montmartre, Paris

Directrice : Mme Juliette Adam

PARAIT LE 1er ET LE 15 DE CHAQUE MOIS

ABONNEMENT	Paris et Seine	50f	26f	14f
	Départements	56f	29f	15f
	Etranger....	62f	32f	17f

On s'abonne sans frais : dans les bureaux de poste, les agences du *Crédit Lyonnais* et celles de la *Société générale* de France et de l'Etranger.

VICTOR ROY & ALPH. CONTENT

Architectes et évaluateurs

151, RUE SAINT - JACQUES,

CHAMBRE 4 TÉLÉPHONE 2113

DR BERNIER

DENTISTE

60, rue Saint-Denis,

MONTREAL

HOMMES FAIBLES



jeunes et vieux — Guérison permanente, assurée, de perte de vitalité — faiblesse, impotence, débilité, perte de mémoire, etc. 25 ans de succès en Europe. Ecrivez pour notre livre "Hommes Faibles," gratis sur demande.

PASTILLES du Dr. JEAN

\$1.00 le flacon. Par la poste, cacheté, franc de port
Seuls dépositaires: Cie Médicale du Dr. Jean
Adressez: B. Poste Boîte 187, Montreal, Can.

U. PERREAU

— RELIEUR —

No 52, Place Jacques-Cartier, Montréal

Spécialités: Reliure de Bibliothèque, Reliure de Luxe, Livres, Blancs, Etc.
Relieur pour LE MONDE ILLUSTRÉ.
L'outillage le plus complet et le plus nouveau de la ville.
Une visite est sollicitée.

L'APRES-MIDI
Photographes
No 360 RUE ST DENIS
TEL. BELL 7283. MONTREAL
— MARCHAND 843 P.Q.

Avez-vous besoin d'une montre ?



Nous les vendons si bon marché, que vous ne pouvez vraiment sortir sans montre. Nous vous en mentionnons deux: Une, Elgin ou Waltham, le meilleur mouvement fait jusqu'ici, montre de chasse, marchant très bien magnifiquement gravée, la boîte Dueber est gravée, la couche d'or est épaisse. — Ne s'use pas. Grandeurs pour dames ou messieurs. — Nous l'enverrons à votre adresse avec privilège de l'examiner: si elle n'est pas telle que nous la représentons, renvoyez-la; il ne vous en coûtera rien. Si vous la gardez, payez le port et \$6.50: ce n'est que juste.

L'autre, boîte très bien gravée, mouvement de première qualité, n'importe quelle grandeur. La couche d'or à 14 carats très épaisse. Nous vous l'enverrons à l'adresse de votre chef de gare avec le privilège de l'examiner, aux conditions de tous nos envois de ce genre. Si vous l'aimez, payez à votre chef de gare le port et \$3.95. Envoyez l'argent, vous recevrez en plus une jolie chaîne, port payé, prix ci-dessus.

Royal Manufacturing Co.
354 Dearborn St., Chicago

ST-NICOLAS journal illustré pour garçons et filles, paraissant le jeudi de chaque semaine. Les abonnements partent du 1er décembre et du 1er juin. Paris et département, un an: 18 fr.; six mois: 10 frs. Union postale un an: 20 fr.; six mois: 12 fr. S'adresser à la librairie Ohs Delagrave, 15, rue Soufflet, Paris, France.

Un bienfait pour le beau sexe

Aux Etats-Unis, G.-P. de Martigny, Manchester, N. H.



Poitrine parfaite par les Poudres Orientales, les seules qui assurent en 3 mois le développement des formes chez la femme et guérissent la dyspepsie et la maladie du foie.
Prix: Une boîte, avec notice, \$1.00; Six boîtes, \$5.00.
Dépôt général pour la Puissance:

L. A. BERNARD,

1882, rue Sainte-Catherine, Montréal



Fausse dents

SANS PALAIS

Couronnes en or ou en porcelaine posées sur de vieilles racines.
Dentiers faits d'après les procédés les plus nouveaux.

Dents extraites sans douleur chez

J. G. A. GENDREAU, Dentiste,

20, rue St-Laurent, Montréal.

Tél. Bell 3338

33589 80-11-37



LIQUEURS ET ELIXIR VÉGÉTAL

DE LA

GRANDE CHARTREUSE

EN VENTE

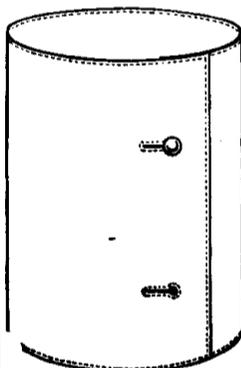
Chez tous les Importateurs de Vins et Liqueurs, Epiciers en gros et en détail.

SE MÉFIER DES CONTREFAÇONS.

SEUL AGENT AVEC MONOPOLE POUR LE CANADA:

La Compagnie d'Approvisionnements Alimentaires (Ltee)

242, 244 et 246, rue Saint-Paul Montréal.



CHAPEAUX | CHAPEAUX |

Nous venons justement de recevoir, des principales maisons d'Angleterre, de France et des tats-Unis, ce qu'il y a de plus nouveau, et les prix sont excessivement bas. Les formes, pour ce printemps, sont remarquablement bien choisies.

Comme d'habitude, notre assortiment de chemises et de merceries défie toute compétition sous le double rapport de la qualité et du bon marché.

Chemises à ordre, \$18.00 à \$24.00 la douzaine Ce département a acquis une réputation dont nous sommes fiers, et plus que jamais nous sommes résolus à la soutenir.

Généreux & Cie, 227 Rue St-Laurent.

F. PAQUETTE, M.L.A.C.O.

CHIRURGIEN-DENTISTE

249 Rue St-Laurent coin Ste-Catherine



Dentisterie dans toutes ses branches dentier en Alluminium plus léger que le caoutchouc. Extraction de dents sans douleur, d'après les procédés les plus nouveaux. Spécialités dentiers et couronnes en or. Extraction gratuite de dents tous les lundis.

PATENTES OBTENUES PROMPTEMENT

Envoyez un timbre pour notre "Guide des Inventeurs." Nous obtenons plus de patentes pour les inventeurs que tous les autres ingénieurs ensemble, et nous faisons une spécialité des applications, que les autres agents n'ont pas réussi à obtenir. Pas de patente, pas de paye. **MARION & MARION, EXPERTS.** No. 185 rue St. Jacques, Montréal. Tel. 2398. Mentionnez ce Journal.

50 YEARS' EXPERIENCE



TRADE MARKS DESIGNS COPYRIGHTS &c.

Anyone sending a sketch and description may quickly ascertain our opinion free whether an invention is probably patentable. Communications strictly confidential. Handbook on Patents sent free. Oldest agency for securing patents. Patents taken through Munn & Co. receive special notice, without charge, in the

Scientific American.

A handsomely illustrated weekly. Largest circulation of any scientific journal. Terms, \$3 a year: four months, \$1. Sold by all newsdealers. **MUNN & Co.** 361 Broadway, New York. Branch Office, 625 F St., Washington, D. C.



LE SEUL

Journal illustré des Dames qui publie environ cent gravures facétieuses de Modes, Travaux de Mains, etc., par numéro est **LA SAISON** 80, Rue de Lillo, Paris. Un nombre spécimen envoyé gratuitement, vous convaincront qu'il est en même temps le plus riche et littéraire ainsi que le meilleur marché entre tous.

LA LIBRAIRIE ANCIENNE et MODERNE

Religion, Science, Arts, Lettres, Littérature.

Livres neufs et d'occasion.

Dernières nouveautés reçues chaque semaine.

Attention spéciale aux commandes par la poste.

DEMANDEZ NOS CATALOGUES

LOUIS-J. BELIVEAU

LIBRAIRE-COMMISSIONNAIRE

No 1617, Notre-Dame, Montréal

Agence générale pour le "Nouveau Cours Canadien d'Ecriture Droite," par J. Ahern.

Un PRÊTRE

de Rome a TROUVÉ le SECRET de GUÉRIR ANEMIE — DÉBILITÉ GÉNÉRALE DYSPÉPSIE — MANQUE D'APPÉTIT FIEVRES — ÉPUISEMENT, etc., avec les **PILULES ANTONIO** toniques, réparatrices, reconstituantes. 2 fr. Pharm. MALAVANT, 18, r. des Deux-Ponts, PARIS. Dépositaire à Montréal: ARTHUR DÉCARY.

"La Presse"

TOUT le monde lit le grand journal parce qu'il satisfait, instruit, intéresse et amuse tout le monde.

Le plus fort tirage

au Canada, sans exception.

CIRCULATION:

60,387

COPIES PAR JOUR

Seize millions de lecteurs par année.

LISEZ LE

Monde Canadien

La grande revue hebdomadaire DOUZE PAGES, GRAND FORMAT

Articles de fonds par des écrivains distingués, plusieurs gravures d'actualité, trois pages de feuilleton et des nouvelles de tous les pays.

ABONNEMENT

Ville et Campagne . . . \$1.00 par an

Avec le choix sur une collection de chromo-lithographies portraits de Cartier, Lafontaine, Morin, Mgr Bruchés et autres sujets. Voir notre annonce de primes dans le numéro du MONDE CANADIEN de cette semaine.

Rédaction, Administration, Atelier

75, RUE ST-JACQUES, MONTREAL

G.-A. Nantel Editeur-Propriétaire

J.-A. Carufel Administrateur.